

Vol 144

LA DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE

PAR LES IRLANDAIS
ET LES PREMIÈRES TRACES DU CHRISTIANISME EN AMÉRIQUE
AVANT L'AN 1000

PAR
E. BEAUVOIS

Chevalier des Ordres du Dannebrog et de Saint-Olaf ; Membre de la Société des Antiquaires du Nord (Copenhague) ; Correspondant de la Commission archéologique du département de la Côte-d'Or ; des Sociétés : de Littérature Suédoise [Helsingfors] ; d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône ; des Antiquaires de France ; d'histoire d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune ; des sciences historiques et naturelles de Saône.



NANCY
TYPOGRAPHIE DE G. CRÉPIN-LEBLOND
14, GRAND'RUE VILLE-VIEILLE

1876

3461

LA DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE

PAR LES IRLANDAIS



LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

PAR LES IRLANDAIS

ET LES PREMIÈRES TRACES DU CHRISTIANISME EN AMÉRIQUE
AVANT L'AN 1000

PAR

E. BEAUVOIS

Chevalier des Ordres du Dannebrog et de Saint-Olaf ; Membre de la Société des Antiquaires du Nord [Copenhague] ; Correspondant de la Commission archéologique du département de la Côte-d'Or ; des Sociétés : de Littérature finnoise [Helsingfors] ; d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône ; des Antiquaires de France ; d'histoire d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune ; des sciences historiques et naturelles de Semur.



NANCY
TYPOGRAPHIE DE G. CRÉPIN-LEBLOND
14, GRAND'RUE VILLE-VIEILLE

1875

Bien des siècles avant les voyages de Christophe Colomb, des Européens avaient fondé, dans le Nouveau Monde, des colonies où l'on parlait leur langue et où dominait le Christianisme. Les Scandinaves, qui ont eu des établissements durables dans le Grœnland, qui les premiers ont exploré le Vinland et dont les relations sont les seules qui nous soient parvenues, ne s'attribuent pourtant pas le mérite d'avoir découvert le nouveau continent : ils avouent, avec candeur, que le hasard ou des vents contraires les y avaient poussés, et qu'ils avaient été précédés par des Chrétiens de langue irlandaise.

Ces faits remarquables sont aujourd'hui bien connus, même en dehors des pays scandinaves ; mais les savants, passablement nombreux, qui ont publié, traduit ou commenté les documents relatifs à la Grande Irlande ou *Hvítramannaland* (Pays des hommes blancs), ont négligé de mettre en relief et en regard, pour les comparer entre eux, une foule de petits détails qui s'éclairent mutuellement et confirment la véracité des sagas scandinaves. Il y a d'ailleurs dans l'*Historia Norvegiæ*, découverte en Ecosse (1850), après la publication des *Antiquités Américaines* (1) et des *Monuments*

(1) *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante Colombianarum in Americâ, operâ et studio Caroli C. Rafn.* Copenhague, 1837, 526 p. gr. in-4° avec 18 pl. et cartes. Textes, traductions danoise et latine, avec introductions et remarques.

historiques du Grœnland (1), un passage d'une importance capitale, dont les savants éditeurs de ces recueils n'ont pu tirer parti.

Étudions donc de nouveau les textes relatifs aux mystérieuses découvertes que les Irlandais cachèrent longtemps avec un soin jaloux ; on verra plus tard pour quel puissant motif. Nous avons d'abord à traduire aussi littéralement que possible les trois documents islandais, où il est parlé de la Grande-Irlande, en commençant par le *Landnámabók*, livre de la prise de possession de l'Islande. Cet ouvrage, dû aux consciencieuses recherches et à l'érudition critique d'Aré Thorgilsson, surnommé *fróðhé* (le savant), le premier Islandais qui ait mis par écrit les traditions historiques des Scandinaves, a été revu et complété par cinq autres historiens ou généalogistes. Mais la notice qui nous intéresse a dû faire partie de la rédaction primitive, attendu qu'elle concerne Aré Mársson, bisaïeul d'Aré fróðhé. Né en 1068 et mort en 1148, ce dernier vivait moins d'un siècle après l'événement dont nous allons parler, il pouvait donc être parfaitement renseigné à cet égard ; il tenait d'ailleurs ses renseignements de plusieurs traditionnaires bien informés, notamment de son oncle Thorkell Gellisson, un des colonisateurs du Grœnland, et de Thuríde, fille de Snorré Godhé, surnommée *Spake* (l'instruite), qui était mariée avec un arrière-petit-fils d'Aré Mársson (2) et qui se souvenait de son père Snorré, né en 965, mort en

(1) *Grœnlands historiske Mindesmærker*, texte, trad. danoise avec introd. et commentaires par C. C. Rafn et Finn Magnussen, Copenhague, in-8° 3 vol. avec 12 planches, t. I-II, 1838 ; t. III, 1842-1845. Ces deux collections dignes des Bénédictins et des Bollandistes, ont été publiées par les soins et aux frais de la Soc. Roy. des antiquaires du Nord.

(2) Voy. *Landnámabók*, part. II, chap. 9, dans *Íslendinga Sögur*. Copenhague 1843, in-8°, t. I, p. 92.

1031, et par conséquent contemporain, d'Aré Mársson (1). Le témoignage d'Aré fróðhé est donc d'autant plus digne de foi que sa véracité et sa bonne mémoire sont attestées par le célèbre historien Snorré Sturluson (2).

« Már (3) de Hóls (4) épousa Thorkatla, fille de Hergils
« Hnaprass; leur fils était Aré, qui fut poussé par une
« tempête dans le Hvítramannaland que quelques-uns
« appellent Írland it mikla (Grande-Irlande). Ce pays est
« situé à l'ouest, dans la mer, près du Vinland it góðha
« (le bon pays du vin) et, dit-on, à six jours de navigation de

(1) Snorré, prologue de *Heimskringla*, édité par Unger. Christiania, 1864-1868, in-8°, p. 3.

(2) *Heimskringla*, Saga de Saint-Ólaf, chap. 189, édition Unger, p. 450.

(3) Theirra son var Ari; hann varð sœhafi til Hvítramannalands; that kalla sumir Írland it mikla; that liggr vestr í haf nær Vínlandi enu góðha; that er kallat VI dæggra sigling vestr frá Írlandi; thadhan nádhi Ari eigi á brutt at fara, ok var thar skirdhr. Thessa sœgu sagdhi fyrst Hrafn Hlymreksfari, er lengi hafðhi verit í Hlymreki á Írlandi. Svá kvadh Thorkell Gellisson segja íslenzka menn, thá er heyrt hæfdhu frá segja Thorfinn í Orkneyjum, at Ari hefðhi kendr verit á Hvítramannalandi, ok nádhi eigi brutt at fara, en var thar vel virdhr. Ari átti Thorgerdhi, dóttur Álfa or Dœlum; theirra son var Thorgils ok Gudhleifr ok Illugi; that er Reyknesinga sett. — *Landnámabók*, part. II, chap. 22, dans *Íslendinga sœgur* 1843, p. 129-130 cfr. *Antiquitates americanæ et Grœnlands histor. Mindesm.*, t. I, p. 152-155.

(4) Le domaine de Hóls ou Reykjahóls, qui appartenait à la famille d'Aré, d'où le nom de Reyknesings (gens du promontoire de Reykja) était situé sur la rive septentrionale du Breidhíðjœrð dans le quartier occidental de l'Islande, que sa situation en face du Groënland prédestinait à être le berceau des principaux colonisateurs ou explorateurs du Nouveau Monde. Voy. *Grœnlands histor Mindesm.*, t. I, p. 495.

« l'Irlande. Ce récit a été fait d'abord par Hrafn
 « *Hlymreksfaré* (le voyageur à Limerick), qui avait longtemps
 « habité Hlymrek (1), en Irlande. Thorkel Gellisson rapporta
 « aussi que des Islandais disaient avoir appris de Thorflinn
 « *jarl* (duc) des Orkneys (Orcades), que Aré avait été
 « reconnu dans le Hvíttramannaland et qu'il ne pouvait en
 « sortir, mais qu'il y était traité avec honneur. Aré était
 « marié avec Thorgerdhe, fille de Álf des Dals. Leurs fils
 « étaient Thorgils, Gudhleif et Illugé, desquels est issue la
 « race des Reiknesings. »

Notre auteur s'appuie sur deux autorités, d'abord le témoignage de Hrafn, dont le surnom et les relations avec l'Irlande donnent à penser qu'il tenait ses renseignements de navigateurs irlandais revenus du Hvíttramannaland. Marié avec Vigdise, fille de Thórarin Fýlsenné, qui était contemporain d'Aré Mársson, Hrafn vivait tout au plus une ou deux générations après la disparition de ce dernier (2) et il devait s'intéresser à lui, étant issu, à la cinquième génération, de

(1) Limerick, situé à l'embouchure du Shannon, dans le golfe du même nom, était la capitale d'un petit royaume norvégien, fondé par Ívar, vers l'an 852. Les Scandinaves paraissent y avoir maintenu leur nationalité aussi longtemps qu'à Dublin, c'est-à-dire jusque vers la fin du XIII^e siècle; mais on n'a la liste suivie de leurs rois que depuis la seconde moitié du IX^e siècle jusque vers la fin du X^e. Voy. J.-J.-A. Worsaae, *Minder om de Danske og Nordmændene i England, Skotland og Irland* (Souvenir des Danois et des Norvégiens en Angleterre, en Ecosse et en Irlande), Copenhague, 1851, in-8°, p. 395-396. — P. A. Munch, *Det Norske Folks Historie* (Histoire du peuple norvégien), Christiania, in-8°, part. I^{re}, t. I, 1852, p. 442; t. II, 1853, p. 205.

(2) Voy. *Landnámabók*, part. I, ch. 21, dans *Íslendinga Sögur*. 1843. t. I. p. 126; — *Sturlunga Saga*, Copenh. 1817-1820, 2 vol. in-4°. L. I, ch. 3; — *Grænlands histor. Mindesm.* t. I, p. 166; — Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 281.

Hrólf, *herfi* (chef) du district d'Agdi, en Norvège, bisaïeul d'Aré Mársson (1).

Un autre récit, indépendant de celui de Hrafn, remontait à Thorfinn, jarl des Orcades, dont les paroles avaient été rapportées par des Islandais à Thorkel Gellisson, qui les transmet à son neveu Aré Fródhé. Ce Thorfinn ne peut être le premier jarl de ce nom, mort vers 963, avant la disparition d'Aré Mársson ; il s'agit certainement ici de Thorfinn II, né vers l'an 1000, mort en 1064, qui prit le titre de Jarl après la mort de son père Sigurdh, en 1014. C'est sans doute sa parenté avec Thorgerdhe, femme d'Aré Mársson, qui le porta à rechercher ce qu'était devenu ce dernier, et il pouvait en recevoir des nouvelles de ses propres sujets, s'il est vrai que les Papas, dont la confrérie avait colonisé la Grande-Irlande et prêché le christianisme dans les Orcades, avaient encore des établissements dans ces îles, sous son règne. En 1045, Thorfinn, ayant mis le feu à une maison de la Petite-Papey, une des Orcades, où son neveu et compétiteur, Rœgnvald Brusason, s'était réfugié, celui-ci chercha à s'échapper, en se couvrant de vêtements de lin, afin de se faire passer pour un diacre (2). L'ingénieux historien P. A. Munch fait à ce propos la remarque suivante : « Il y avait donc des ecclésiastiques sur les lieux ; de là, semble-t-il, on peut conclure qu'il y avait encore dans l'île des clercs irlandais, les Papas (3),

(1) Landnámabók, part. II, ch. 21 et 22 ; p. 126, 129 de *Íslendinga Sægur*, t. I, 1843.

(2) Voy. *Saga de Saint-Ólaf*, ch. 353, dans *Flateyjarbók*, t. II, Christiania 1862, in-8°, p. 418.

(3) C'est possible, car si le Diplôme orcadien de 1403, dont on donnera un extrait plus loin, dit que les Papas furent totalement exterminés par les Norvégiens, il ne nous apprend pas à quelle époque, et c'est peut-être un peu plus tard que leur race disparut des Orcades.

d'après lesquels a été appelée cette île, ainsi que l'autre Papey, la grande ou occidentale. (1) »

Faute de connaître le passage de l'*Historia Norvegiæ* qui permet d'identifier les Papas, vêtus de blanc, avec les *hommes blancs* du Hvítramannaland, Torfæus et Rafn n'ont pu s'expliquer par qui Aré avait été baptisé dans le Nouveau Monde. Torfæus a supposé que c'était par un évêque Jón ou Johannes, venu du Grœnland (2), mais il a été amplement réfuté (3) par l'évêque Finnus Johannæus (4). Rafn a examiné successivement diverses hypothèses aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre : ou bien la Grande-Irlande aurait été nommée par erreur en place de l'Irlande européenne (5) ; ou bien, il

(1) Munch, *Det Norske Folks Historie*, part. I, t. II, p. 145, n. 2.

(2) Préface de *Historia Vinlandiæ antiquæ seu partis Americæ septentrionalis*. Copenhague 1705, in-8°.

(3) Il s'agit ici de Jón qui, après avoir exercé les fonctions épiscopales en Islande pendant 4 ans (1049-1053), alla prêcher le christianisme dans le Vindland (pays des Vendes, Meklembourg et Poméranie), où il fut martyrisé à Rethra, en 1066. L'erreur de Torfæus provient de ce qu'il a lu *Vinland*, dans les additions au *Landnámabók*, dues à Björn Jónsson de Skardhsá (*Vidhrauki Skhardsár bókar*, dans *Íslendinga Sögur*, 1843, t. I, p. 332). La véritable leçon est Vindland que donne la *Húngrvaka* (ch. 3) ; car Jón l'irlandais, de cette saga, est bien le même que Johannes Scotus d'Adam de Brême (III. 49-50. — Cfr. P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. II, 1855, p. 186, 190, 193, 212, 413 ; *Antiquitates Americænæ*, p. 461-462 ; *Grœnlands hist. Mindesm.* I, p. 163 ; III, p. 43). — Si la *Húngrvaka* avait voulu parler du Vinland américain, elle n'aurait sans doute pas manqué de lui donner, selon l'usage général, l'épithète de *it góðha* (le bon).

(4) *Historia ecclesiastica Islandiæ*. — Copenhague, t. I. 1772, in-4°, par 87-89.

(5) « C'est naturellement par méprise, dit Munch (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 360 n.), que le *Landnámabók* rapporte

se serait trouvé un prêtre parmi ceux qui avaient reconnu Aré dans le Hvítamannaland; ou enfin, Aré aurait été soumis par les sauvages de la Grande-Irlande à des cérémonies d'initiation, présentant quelque analogie avec le baptême des chrétiens (1).

Mais des probabilités ou des apparences sont loin d'être des réalités. On ne conçoit d'ailleurs pas bien comment Aré Mársson aurait pu être baptisé, s'il était en captivité chez des sauvages; et s'il se trouvait chez des chrétiens, il était superflu de recourir au ministère d'un évêque ou d'un prêtre, venu de l'Europe ou du Groenland. La seule hypothèse admissible est que Aré vivait dans un pays chrétien, chez un peuple dont le nom de Grande-Irlande indique suffisamment l'origine.

Aré Fróðhé ne donne pas la date de la disparition d'Aré Mársson, et il est impossible de la fixer autrement que par approximation. La *Saga du Christianisme* (2) cite Aré Mársson parmi les notables personnages du quartier occidental de

que Aré aurait été baptisé dans le Hvítamannaland. » Pourtant, il admet aussi qu'il pouvait se trouver dans ce pays quelques naufragés irlandais. Il est singulier que ce critique si clairvoyant, doué à un si haut degré de la faculté de combiner les faits épars et de les relier solidement entr'eux, n'ait pas deviné les relations qui existaient entre les *papas* et la Grande-Irlande; car, non-seulement il connaissait l'*Historia Norvegiæ*, qu'il avait découverte et publiée, mais il avait même relevé le passage relatif aux *papas* pour expliquer le nom de Papey, donné à différentes îles des groupes des Orcades et des Shetlands. (Voy. ses *Eclaircissements géographiques sur les Orcades*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, in-8°, 1852, p. 55.)

(1) *Grœnlands hist. Mindesm.* t. I, p. 165-166.

(2) *Kristni Saga, sive historia religionis christianæ in Islandiam introductæ*, ch. 1, texte, trad. latine, notes et tables publiées par la Commission Arna-Magnéenne. Copenhague, 1773, in-8°, et plus récemment dans le t. I, des *Biskupa Sægur* (Sagas des Evêques), Copenhague, 1858.

l'Islande, au temps où le christianisme fut prêché pour la première fois dans l'île par l'évêque Frédéric et Thorvald Kodránsón, en 981, suivant les éditeurs des *Monuments historiques du Groœland*, (1) ou dans l'hiver de 983 à 984, selon P. A. Munch (2).

Son second fils Gudhleif, s'étant converti au christianisme, se joignit, en 997, au prêtre Thangbrand, envoyé du roi Ólaf Tryggvason, pour imposer la nouvelle religion à ses compatriotes ; leurs efforts furent couronnés de succès : en l'an 1000, le Christianisme fut reconnu comme religion officielle par l'*Althing* ou Assemblée nationale de l'Islande, (3) et tous les habitants de l'île durent se faire baptiser. Comme Aré Mársson n'était pas encore chrétien, lors de son arrivée dans la Grande-Irlande, il faut nécessairement placer sa disparition avant l'an 1000, et son départ après 981 ou 984. Il est fâcheux que ce trop long intervalle ne permette pas de mieux préciser la date de la disparition d'Aré Mársson ; car, avec une chronologie si vague, il est impossible de dire si Aré est le premier Scandinave qui ait abordé dans le Nouveau Monde, ou s'il y avait été précédé, soit par Eirik-le-Rouge, qui découvrit le Groenland en 989, soit par Leif-l'Heureux, qui découvrit le Vinland en l'an 1000, ou même par Bjœrn Breidhvíkingakappé, qui vécut dans la Grande-Irlande depuis l'an 999, au plus tard (4).

(1) T. I, p. 151.

(2) *Det norske Folks Historie*, part. I, t. II, p. 280.

(3) Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 344-355.

(4) Les manuels et les ouvrages de seconde main donnent avec assurance la date précise de la disparition d'Aré Mársson ; mais, plus réservés, les savants éditeurs des *Monuments historiques du Groœland* (t. I, p. 152), disent seulement qu'ils croient pouvoir la placer en 982. P. A. Munch adopte la date de 980 environ, (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 359), mais il se contredit lui-même, puisqu'il admet (*Ibid.* p. 280), que Aré Mársson était encore un des principaux chefs islandais, dans l'hiver de 983-984, lors de l'arrivée de Thorvald Kodránsón et de l'évêque Frédéric.

Les aventures de ce dernier dans la Grande-Irlande ne sont pas sans analogie avec celles d'Aré Mársson, son contemporain et son voisin. Comme celui-ci, il fut jeté par une tempête sur les côtes de la Grande-Irlande, retenu captif par les habitants et devint un de leurs chefs. Toutefois cette similitude est fortuite, car l'un d'eux n'était pas retrouvé et son sort pas connu de l'autre, lorsque ce dernier arriva dans le même pays. Fils d'Asbrand de Kamb (1), Björn s'éprit de Thurídhe, veuve de Thorbjörn le gros, qui demeurerait à Fródhá, à trois myriamètres au nord de Kamb, et resta en bonne relations avec elle, après que son frère Snorré Godhé, de Helgafell, l'eût remariée avec Thórodd le rançonneur (2). De là des hostilités dans lesquelles Björn tua deux de ses adversaires. Traduit devant le *Thing* (assemblée judiciaire) du canton de Thórsnes, il fut banni pour trois ans, partit pour le Danemark (vers 986), puis se rendit à Jómsborg, où il fut admis dans la célèbre confrérie des corsaires appelés Jómsvíkings; il s'y distingua par sa bravoure et mérita le surnom de *Breidhvikíngappé* (athlète des riverains du Breidhavic) (3). Il prit part à la bataille de Fyrisvalle, en Suède et ne rentra en Islande que vers 996. Il fut bientôt impliqué dans de nouvelles querelles et ses assiduités auprès de Thurídhe de Fródhá lui attirèrent l'inimitié du mari et du frère de cette dernière. A la fin, pour se soustraire aux agressions dont il était l'objet, il prit la résolution de s'expatrier de nouveau (4) et alla s'embarquer à Hraunhafne, port situé près de Kamb. « Il partit avec un

(1) Domaine situé près du Breidhavic, qui est une des baies du Faxafjörðh, et qui s'enfonce dans le promontoire de Snæfellsnes, quartier occidental de l'Islande. Kamb est à 100 kilomètres au sud-ouest de Reykjahóls, domaine patrimonial d'Aré Mársson.

(2) *Eyrbyggja saga*, ch. 15, 22, 29.

(3) *Eyrbyggja saga*, chap. 29.

(4) *Eyrbyggja saga*, ch. 40, 47.

» vent du nord-est, qui souffla presque continuellement cet
 » automne et de longtemps on n'entendit parler de ce
 » navire. »

« Gudhleif, fils de Gudhlaug-le-Riche, du Straumfjœrðh, et
 » frère de Thorflinn, l'ancêtre des Sturlúngs, était un grand
 » armateur. Il possédait un grand navire et Thórólf, fils
 » d'Eyraloft, en avait un autre ; de concert, ils livrèrent
 » bataille au fils de Sigvald jarl, à Gyrdh, qui perdit un œil.
 » Vers la fin du règne de Saint-Ólaf, Gudhleif, ayant fait un
 » voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en
 » Islande, et il se trouvait à l'ouest de l'Irlande, lorsqu'un
 » grand vent du nord-est le poussa si loin en mer, vers l'ouest
 » et le sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre.
 » Comme l'été était avancé, ils firent de nombreux vœux pour
 » être préservés d'un naufrage, et il arriva qu'ils aperçurent

Eyrbyggja Saga, ch. 47.....: Björn fór annan dag eptir
 sudhr í Hraunhöfn, ok ræðh sik thar til utanferðhar thá
 thegar. Their urdhu allsídubúnir, tóku út landnýrdhíng, ok
 vidhradhi heldr thrálíga um haustit úti. Til thess skips
 spurdhist ekki sídhan lánga tíma.

Ch. 64 : Gudhleifr hæt madhr ; hann var Gudhlaugsson
 hins audhga or Straumfirdhi, bróðhir Thorflnns er Stur-
 lúngar eru frá komnir. Gudhleifr var farmadhr mikill.
 Hann átti knœr einn mikinn, en annan Thórólfr
 Eyra - Loftsson ; thá er their boerdhust vidh Gyrdh,
 son Sigvalda jarls, thá lèt Gyrdhir auga sit. That var
 ofarla á dœgum Ólafs kónúngs ins helga, er Gudhleifr
 hafdhi siglt kaupferd til Dýflinnar, en er hann sigldi vestr,
 ætladhi hann at sigla til Íslands. Hann sigldi fyr vestan
 Írland ok fœkk landnýrdhíng mikin, ok rak thá langt vestr í
 haf ok í útsudhr, svá at their vissu ekki til landa, en thá var
 mjœk á lidhit sumarit, ok hētu their mœrgu, at thá skyldi
 bera úr hafnu, ok thá kom thar, at their urdhu vidh land
 varir. That var mikit land, en eigi vissu their hvert land

» la terre. C'était une grande contrée qu'ils ne connaissaient
 » pas. Gudhleif et les siens prirent la résolution d'y débarquer,
 » parce qu'ils étaient fatigués d'avoir été longtemps ballottés
 » sur mer. Ils trouvèrent un bon port et ils étaient à terre
 » depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont pas un ne
 » leur était connu, mais il leur semblait fort que ceux-ci parlaient
 » l'irlandais. Bientôt cette multitude s'étant accrue au nombre
 » de plusieurs centaines, assaillit les navigateurs, s'empara
 » d'eux tous, les chargea de liens et les emmena vers le haut
 » pays. Conduits à une assemblée pour y être jugés, ils compri-
 » rent que les uns voulaient les massacrer de suite ; les autres,
 » les partager entr'eux et les réduire à l'esclavage. Pendant les
 » délibérations ils virent approcher une troupe de cavaliers avec
 » un étendard, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef
 » dans cette troupe. Lorsque celle-ci fut arrivée, ils virent che-
 » vaucher sous l'étendard un homme grand et vigoureux, déjà
 » très-âgé et à cheveux blancs. Tous les assistants s'inclinèrent

that var. That rád tóku their Gudhleifr , at their sigldu
 at landinu , thviat theim leiddist at eiga lengr vidh
 hafsmegnit. Their fengu thar hæfn gódha, ok er their hæfdhu
 thar litla stund vidh land verit, komu menn til fundar vidh thá.
 Their kendu thar engan mann, en helzt thótti theim, sem
 their mælti irsku. Brátt kom til theirra svá mikít fjœlmenni,
 at that skipti mœrgum hundrudhum. Thessir menn veittu theim
 atgaungu , ok tóku thá alla hændum ok færðhu thá í bænd,
 ok ráku thá á land upp. Thar voru their á mót eitt færðhir
 ok dæmt um thá. That skildu their, at sumir vildu, at their
 væri drepnir thegar, en sumir vildu, at theim væri skipt á
 vistir, ok væri their thjáðhir. Ok er thetta var kært, sá their,
 hvat reidh flokkir mikill, ok var thar borit merki í flokkinum.
 Thóttust their thá vita, at thar mundi vera hæfdhingi í flokki
 theim, en er flokkir thessi kom thá ngat at, sá their, at undir
 merkinu reidh madhr, mikill ok garpligr, ok var thá mjæk á
 efra aldri, ok hvítr fyrir hærum. Allir menn, their er thar

» devant ce personnage et l'accueillirent de leur mieux, c'est à
 » lui que fut laissée la décision de l'affaire. Le vieillard envoya
 » chercher Gudhleif et ses gens, leur adressa la parole en
 » langue norroise et leur demanda de quel pays ils étaient.
 » Ils répondirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart.
 » — « Et quels sont les Islandais parmi vous ? » — Gudhleif
 » dit qu'il en était un et salua le vieillard qui lui fit bon
 » accueil et lui demanda de quel contrée de l'Islande il
 » était. Gudhleif dit qu'il était du canton de Borgarfjörðr
 » — « Et de quel endroit ? » — Renseigné sur ce point par
 » Gudhleif, il l'interrogea sur presque tous les personnages
 » considérables du Borgarfjörðr et du Breidhafjörðr. Et
 » dans ces entretiens, il s'informa exactement à tous égards,

voru fyri, hneigðhu thessum manni, ok fœgnudhu sem their
 kunnu; fundu their that, at thá var thángat skotit cellum ráðhum
 ok atkvæðhum um theirra mál, er hann var. Síðhan sendi hinn
 aldræni madhr eptir theim Gudhleifi, ok er their komu fyri
 thenna mann, mælti hann til theirra á norrænu, ok spurdhi,
 hvadhan their væri af löndum. Their sægdhu honum, at their
 væri flestir íslenzkir. Thessi madhr spurdhi, hverir their væri,
 er íslenzkir voru. Gudhleifr sagdhi, at hann var íslenzkr;
 kvaddi hann thá thenna inngamla mann, en han tók thví vel, ok
 spurdhi, hvadhan af Íslandi hann væri, ok sagdhi Gudhleifr at
 hann væri úr héraðhi thví er heitir Borgarfjörðr. Thá spurdhi
 hann, hvadhan úr Borgarfjörðhi hann væri, enn Gudhleifr sagdhi
 sem var. Eptir thetta spurdhi thessi madhr nær eptir hverjum
 hinna stærri manna or Borgarfjörðhi edha Breidhafjörðhi. Ok er
 their töludhu thetta, spurdhi hann vændliga eptir cellum

» d'abord de Snorré Godhé et de sa sœur Thuridhe de
 » Fródhá, et surtout de Kjartan, fils de cette dernière, lequel
 » était alors maître de Fródhá. Les indigènes de leur
 » côté criaient qu'il fallait prendre une résolution quel-
 » conque relativement à l'équipage du navire. Alors le
 » chef se mit à l'écart et choisit douze de ses hommes, avec
 » lesquels il délibéra longtemps. Ensuite ils revinrent vers
 » la foule et le chef dit à Gudhleif et aux siens : Nous
 » avons délibéré à votre égard avec les gens du pays, et ils
 » s'en sont remis à ma décision : je vous laisse libres d'aller
 » où il vous plaira, mais alors même que l'été vous semblerait
 » bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement,
 » car il ne faut pas se fier aux indigènes, et il ne fait pas
 » bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi
 » a été violée à leur préjudice. » — « Mais, dit
 » Gudhleif, s'il nous est donné de revoir notre patrie, comment
 » nommerons-nous celui qui nous a sauvés ? » — « Je ne
 » puis vous le dire, répondit-il, car je ne veux pas que mes

lutum, fyrst at Snorra godha ok at Thuridhi frá Fródhá, systur
 hans, ok mest at Kjartani syni hennar er thá var thar bóndi.
 Landsmenn kælludu í æðhrum stadh, att nokkurt ráð skyldi
 gæra fyri skipsægninni. Eptir that gekk thessi madhr hinn
 mikli í braut frá theim, ok nefndi meðh sèr XII menn af sínum
 mœnnum, ok sátu their lánnga stund á tali. Eptir that gengu
 their til mannfun darins, ok thá mælti sá hinn mikli madhr til
 theirra Gudhleifs: vèr landsmenn hæfum talazt viðh nokkut
 um mál ydhvart, ok hafa landsmenn nú gefit that í vald mitt, en
 ek vil nú gefa ydhr fararleyfi thángat, sem thèr vilidh fara, en
 thótt ydhr thyki nú mjœk á lidhit sumarit, thá vil ek that
 ráðh gefa ydhr, at thèr leitit í braut hèdhan snarlíga, thví at
 hèr er fólkh ótryggt ok illt viðhreignar, en theim thykja
 ádhr brotin læg á sèr. Gudhleifr svarar: hvat skulum vèr
 til segja, ef oss verdhur audhit at koma til áttjardha várra,
 hverr oss hafh gefit frelsi thetta? Hann svarar: thar man
 ek ydhr ekki af segja, thví at ok ann eigi thess

» parents ou mes frères d'armes fassent un voyage comme celui
 » que vous auriez fait si je n'eusse été présent pour vous pro-
 » téger. Maintenant je suis arrivé à un âge où je puis m'attendre,
 » à chaque instant, à succomber de vieillesse. Mais quand même
 » je vivrais encore quelque temps, il y a dans le pays des chefs
 » plus puissants que moi ; ils ne sont pas actuellement dans la
 » contrée où vous avez abordé ; mais s'ils viennent, ils auront
 » peu de ménagement pour des étrangers. » Ensuite il fit
 » appareiller leur navire et resta là jusqu'à ce qu'il s'élevât un
 » vent favorable pour partir. Mais avant de les quitter,
 » il tira de son doigt un anneau et le confia à Gudhleif, ainsi
 » qu'une bonne épée, en lui disant : « Sil t'est donné de retourner
 » en Islande, tu remettras cette épée à Kjartan, le maître de
 » Fródhá, et cet anneau à Thurídhe, sa mère. » — « Mais,
 » demanda Gudhleif, de qui dirai-je que viennent ces présents ? »
 « — Dis comme c'est la vérité, qu'ils sont envoyés par une

frændum mínum edha fóstbræðrum, at theír hafi hingat
 thvilika ferdh, sem thèr mundut hafa, ef thèr nytit
 eigi mín vidh, en nú er svá komit aldri mínum, sagdhi
 hann, at thess er á aungri stundu cœrvænt, at ellinn
 stigi yfir hæfudh mœr, en thótt ek lifa enn um stund,
 thá eru hœr á landi enn rikari menn adhrir en ek, theír
 er lítinn fridh munu gefa útendum mœnnum, ef koma,
 thótt theír sè eigi hœr nú nálægir, sem thèr erut at
 komnir. Síðhan lét hann búa skipit meðh theim, ok var
 thar vidh, til thess er byrr kom, sá er theim var hagstædhr
 út at taka. En ádhr theír Gudheifr skildu, tók thessi
 madhr gullhring af hendi sœr, ok fœkk í hendr Gudhleif, ok
 tharmedh gott sverdh. Síðhan mœlti hann til Gudhleifs :
 ef thèr verdhr audhit at koma til Íslands, thá skalt thú fœra
 sverdh thetta Kjartani bónda at Fródhá, en hringinn Thurídhi
 módhur hans. Gudhleifr sagdhi : hvat skal ek til segja,
 hverr theim sendi gripi thessa ? Hann svarar : seg that

» personne qui était en meilleurs termes avec la dame de Fródhá
 » qu'avec son frère le Godhé de Helgafell. Mais si quelqu'un
 » croit savoir à qui ont appartenu ces objets, dis-leur de ma
 » part que je défends à qui que ce soit de venir me trou-
 » ver ; car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on
 » n'ait, comme vous, la chance de trouver un lieu d'abordage
 » favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports,
 » et partout un mauvais accueil attend les étrangers, à moins
 » qu'ils ne soient dans les mêmes circonstances que vous. »
 » Après quoi Gudhleif et les siens se mirent en mer et
 » arrivèrent en Irlande à une époque avancée de l'automne.
 » Ils passèrent l'hiver à Dýflinn (Dublin) et, l'été suivant,
 » ils firent voile pour l'Islande, où ils remirent les présents
 » aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain
 » que le chef indigène était Björn Breidhvíkingakappé,
 » mais il n'y a pas d'autres notions certaines à cet égard
 » que celles que l'on a rapportées. »

sem satt er, sá sendi er meiri vin var húsfreyju r
 at Fródhá, en godhans at Helgafelli, bróður hennar. En
 ef nokkur madhr thykist vita, hvern thessa gripi heflr
 átta, thá seg thau mín orðh, at ek banna hverjum
 manni at leita á minn fund, thví at that er in mesta
 úfæra, nema mönnum takist thann veg giptusamliga um
 landtöku, sem thær heflr tekizt, en hær er land vítt ok
 illt til hafna, en allstadhar rádinn ófridhr útlendum
 mönnum, nema svâ berist at, sem nú heflr ydhr ordhit.
 Eptir thetta létu their Gudhleifr í haf, ok tóku Írland síðh
 um haustit, ok voru thar í Dýflinni um vetrinn. En um
 sumarit eptir sigldu their til Íslands, ok færðhi Gudhleifr
 thá af höendum gripi thessa, ok hafa menn that fyri satt, at
 thessi madhr hafi verit Björn Breidhvíkingakappi, en engi
 sannindi cennur hafa menn til thess, en thessi, sem nú
 voru sögðh.

Ces derniers mots indiquent que le narrateur de la saga n'était pas dépourvu de critique, et donnent à penser qu'il a éliminé des traits douteux. Bien que la disparition de Björn et ses aventures ultérieures aient un caractère dramatique et romanesque, on peut croire néanmoins qu'elles sont vraies, puisqu'elles ont trouvé place dans l'*Eyrbyggja saga*, une des histoires islandaises les plus véridiques (1). Ses héros sont bien des personnages réels, puisqu'ils sont mentionnés pour la plupart dans le *Landnámabók*, cette histoire généalogique, si sûre et si positive, des principales familles islandaises, du X^e au XIII^e siècle.

L'*Eyrbyggja saga* nous fournit plusieurs synchronismes, au moyen desquels on peut déterminer les dates qui nous intéressent : Kjartan, fils de Thuridhe de Fródhé était né l'été où Björn partit pour le Danemark et, comme il avait de 13 à

(1) L'*Eyrbyggja saga* contient l'histoire des notables personnages de la péninsule de Thórsness (dans le *Thing* du même nom, Islande occidentale), sur laquelle est situé Helgafell, demeure de Snorré Godhé; et des Eyrbyggés, propriétaires du domaine de Eyré, situé sur les rives de l'Álptafjörðh. Elle a été transcrite après le *Landnámabók* qu'elle copie (ch. 64) et dont la première rédaction, par Aré Fródhé, fut composée avant 1148; après la *Laxdæla saga* et la *Heidharviga saga* qu'elle cite (ch. 65), et avant la soumission de l'Islande au roi de Norvège (1264). On la trouve dans vingt-deux manuscrits, dont quatre incomplets. Tous ne lui donnent pas le même titre; les uns l'appellent *Saga Thórsnesinga*, *Eyrbyggja ok Álptfjörðinga* (Saga des habitants de Thórsnes, de Eyré et de l'Álptfjörðh); les autres, plus simplement, soit *Eyrbyggja saga*, soit *Thórsnesinga saga*. Elle a été publiée deux fois intégralement : *Eyrbyggja saga sive Eyranorum historia*, texte avec variantes et trad. latine, par G. J. Thorkelin (avec la collaboration de G. Paulsen et de Jón Olafsen de Svefnays), Copenhague, 1787, in-4°; — *Eyrbyggja saga*, texte par G. Vigfússon. Leipzig, 1864, in-8°. — Traduction abrégée en danois, par

14 ans (ch. 29), en l'an 1000, le bannissement de Bjørn doit remonter à 986 ou 987 ; de plus, comme la disparition de ce dernier est rapportée dans la saga immédiatement avant l'introduction officielle du christianisme en Islande, on peut la placer en 998 ou 999. Quant au voyage de Gudhleif, il eut lieu à la fin du règne de Saint-Ólaf, qui disparut, en 1030, à la bataille de Stiklastadhs.

Il n'est pas invraisemblable que d'autres navigateurs scandinaves aient été jetés par la tempête sur les côtes de la Grande-Irlande, mais Aré Mársson, Bjørn Breidhvíkingakappé et Gudhleif Gudhlaugsson, tous trois Islandais, sont les seuls dont les noms ait été conservés. On sait en outre que ce pays avait été visité par les Skrælings, indigènes du Nouveau-Monde, dont les récits ont été reproduits dans la saga de

N. M. Petersen, dans ses *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude efter de islandske Grundskrifter*, t. III, 2^e édit. Copenhague, 1863, in-8^o p. 1-98. — Extraits avec trad. latine et danoise dans *Antiquitates Americanæ* de Rafn, Copenh. 1837, in-4^o, et avec trad. danoise dans *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, 1838, p. 530-786. — L'épisode de Bjørn et le voyage de Gudhleif figurent dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique du X^e au XIII^e siècle*, fragments de sagas islandaises, traduits pour la première fois en français par E. Beauvois, dans *Revue orientale et américaine*, Paris, in-8^o, ann. 1859 ; tirage à part, Paris 1859, p. 55-65.

Outre les introductions des éditions et recueils susmentionnés, voy. sur cette saga : P. E. Müller, *Saga Bibliothek*, Copenh. 1817-1820, 3 vol. in-8^o, t. I, p. 189-198 ; — N. M. Petersen, *Den Oldnordiske Literaturs Historie* dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, éditées par la Société des Antiquaires du Nord. Copenh. in-8^o, année 1861, p. 211 ; — Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed i Middelalderen*, 2^e édit. dans *Efterladte Skrifter*. Christiania, 1865, in-8^o, p. 491 ; — P. A. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 462-464.

Thorfinn Karlsefné (1). Cette saga été a certainement composée d'après les relations de l'un ou de plusieurs de ceux qui

(1) Des quinze manuscrits qui contiennent le texte de cette saga, les uns, comme c'était souvent le cas dans l'antiquité, ne lui donnent pas de titre ; les autres portent, soit celui de *Saga Thorfinns Karlsefnis Thórdharsonar*, qui doit être le bon, puisqu'il désigne parfaitement le sujet ; soit celui de *Saga af Eiriki raudha* qui n'est juste que pour le second chapitre ; encore celui-ci est-il emprunté au *Landnámabók*. Il y a deux principales rédactions de la *Saga de Thorfinn Karlsefné* : la plus ancienne doit être celle dont les généalogies s'arrêtent à la fin du XII^e siècle, avec Brand Semundarson, évêque de Hóls (1163-1201), que la saga appelle Brand I. Le narrateur ou tout au moins le transcritur connaissait donc Brand II, élevé à l'épiscopat juste cent ans plus tard, c'est-à-dire en 1263 ; d'où il ressort que ce texte n'a reçu sa forme actuelle qu'à la fin du XIII^e siècle. Il est contenu dans un manuscrit sur parchemin, datant probablement du XV^e siècle (n. 557 in-4^o de la Collection Arna Magnéenne) et dans six autres manuscrits sur papier.

L'autre rédaction, qui doit être la plus récente, continue la liste des descendants de Thorfinn jusqu'à Hauk Erlendsson. Elle nous a été conservée par ce dernier dans le *Hauksbók* (livre de Hauk), écrit en grande partie de la main de Hauk, vers l'an 1300, et dans sept copies sur papier.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* a été éditée dans les *Antiquitates Americanæ*, avec trad. latine et danoise, et dans *Grænlands histor. Mindesm.* t. I, p. 352-443, avec trad. danoise. — La seconde moitié, la seule qui soit relative aux voyages de Thorfinn dans le Vinland, a été traduite en français dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 32-48.

Outre les savantes notices et remarques qui accompagnent les deux éditions, on peut consulter sur cette saga : P. E. Müller, *Saga Bibliothek*, t. I, p. 291-294 ; — Petersen, *Den Oldnord. Literaturs Historie*, p. 225 ; — Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed*, p. 501 ; — P. A. Munch, *Mém. sur Hauk*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed*, ann. 1847, p. 196, 198 ; et *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 460.

avaient pris part aux expéditions dans le Nouveau Monde ; car elle renferme certains détails qui attestent des observations faites sur les lieux et par des témoins oculaires. Ainsi la saga remarque que la vigne croissait spontanément sur les coteaux à Hóp dans le Vinland (Ch. 9), ce qui est vrai pour certaines contrées des Etats-Unis et très-vraisemblable pour un pays où il ne neigea pas et où les bestiaux continuèrent à pâturer tout l'hiver (ch. 10); que le beuglement d'un taureau effraya les Skrælings qui, en effet, n'étaient pas familiarisés avec les animaux domestiques (ch. 11); que les Skrælings se servaient d'armes de pierre et ne connaissaient pas l'usage du métal, puisque l'un d'eux ayant ramassé la hache d'un scandinave, s'étonnait de ce qu'elle coupât si bien le bois, tandis que le taillant s'émoissait au lieu de mordre sur la pierre (ch. 11). Il fallait avoir réellement vu le pays et les peuples qui offraient ces particularités, si singulières aux yeux des Scandinaves du XI^e siècle, pour savoir dès lors ce que la science n'a reconnu pour vrai que plusieurs siècles après.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* traite à peu près le même sujet que les *Episodes d'Eirik le rouge et des Grœnlandais* (1), faisant partie de la *Saga d'Ólaf Tryggvason* (Ch. 340-342 et 427-433) dans le *Flateyjarbók* ou livre de Flatey (2) ;

(1) Comme ils se complètent mutuellement, c'est avec raison qu'on les a réunis dans un manuscrit sur papier (n^o 770 c. in-4^e de la collection Arna-Magnéenne) ; mais on a, à tort, donné à la Saga ainsi composée, de même qu'à la *Saga de Thorfinn Karlsefné*, le titre de *Saga d'Eirik le rouge*, qui appartenait à un autre ouvrage, cité dans l'Episode d'Eirik, mais aujourd'hui perdu.

(2) Texte publié dans *Flateyjarbók*, édit. de Gudhbrand Vigfússon et C. R. Unger. Christiania, 1860-1868, 3 vol. in-8^o, t. I, p. 429-432 et 538-549 ; -- *Heims Kringla eller Snorre Sturlusons Nórdlænde Konunga Sagor*, édit. de Peringskiöld, avec trad. latine et suédoise, Stockholm 1697, in-f^o. — *Heimskringla edhr Noregs Konunga Sægor af Snorra Styrlasyni*, édit. G. Schöning,

elle est beaucoup plus circonstanciée en ce qui concerne l'exploration de Thorfinn. Son chapitre 13 renferme, par exemple, les renseignements suivants qui ne se trouvent pas dans les Episodes d'Eirik et des Groenlandais.

Quelques années après l'an 1000, Thorfinn Karlsefné et ses compagnons, après avoir passé trois ans dans le Vinland, s'en retournaient vers le Groenland qui était leur point de départ; ils allaient donc du sud au nord. « Poussés par un » vent du sud, ils arrivèrent dans le Markland, où ils trouvèrent cinq Skrælings. L'un d'eux était barbu et il y avait deux femmes et deux enfants. Les gens de Karlsefné s'emparèrent de ces derniers, tandis que les autres s'échappèrent et disparurent sous terre (1). Les enfants, emmenés par eux, apprirent leur langue et furent baptisés. Ils appelaient leur mère Vetthilde (2) et leur père Uvæge (3). Ils rapportèrent que deux rois gouvernaient les Skrælings, l'un nommé Avalldania (4); l'autre, Valldidida (5); qu'il n'y avait pas de maisons dans le pays; que les habitants couchaient dans des cavernes ou des trous; qu'une autre grande contrée située en face de leur pays était habitée par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant devant eux des perches où étaient fixés des drapeaux et

avec trad. latine et danoise, t. II, Copenhague, in-f° 1778, p. 304-326; — *Antiquitates Americane*, avec trad. dan. et lat.; — *Groenlands hist. Mindesm.* avec trad. danoise, t. I, p. 200-257; — trad. en français dans *Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 9-32 et 48-52.

(1) Probablement dans une des cavernes qui leur servaient de demeure.

(2) Variantes : Weihilldé, Veinhildé, Vætilldé, etc.

(3) Variantes : Vægé, Ægé, Ovægé, Ovæe.

(4) Var. : Avalldaina, Avaldamon, Avalldumon.

(5) Var. : Avaldidida.

» criant fort. On pense que c'était le Hvítramannaland ou
 » Írland it mykla (1). »

Quoique ces dernières phrases soient parfaitement claires, elles demandent à être commentées, car elles font la base de notre démonstration relativement à l'origine irlandaise des habitants du Hvítramannaland. On va voir qu'en les méditant et en les rapprochant d'autres passages, elles nous mettront sur la voie de nombreuses découvertes. Et tout d'abord : du fait que les petits Skrælings dûrent être baptisés, il ressort que leur nation n'était pas chrétienne. Cette remarque peut sembler superflue ; elle méritait pourtant d'être faite pour prouver que Aré Mársson n'a pas été converti chez les Skrælings. Ce dernier peuple différerait essentiellement des habitants de la Grande-Irlande ; n'ayant pas de maison et vivant en troglodyte, il doit nécessairement être classé parmi les sauvages. Et en effet, il en était encore à l'âge de pierre : dans ses stations du Groenland oriental et occidental visitées par Eirik le rouge, il avait laissé des objets de pierre et des débris d'embarcations, d'où Aré Fródhé concluait l'identité des aborigènes du Groenland et des

(1) *Thá er their sigldu af Vínlandi, tóku their sudhrœn vedhr, ok hittu thá Markland, ok funnu thar Skrælinga V, ok var einn skoggiadhr ; konur voru II ok bærn tvœ ; tóku their Karlsefni sveinana, en hinir komust undan, ok sukku their Skrælingar í jœrðh nidhr. Sveina thessa II hafðhu their meðh sêr. Their kendu theim mál, ok voru skírdhir. Their nefndu móðhur sína Vethilldi ok fœðhur Uvægo. Their sœgdhu at konúngar stjórnaðhu Skrælingum, ok hêt annar theirra Avalldania, en annar Valdídida. Their kváðhu thar engin hús, lágu menn thar í hellum edha holum. Their sœgdhu thar liggja land œðhrum megin gagnvart sínu landi, er their menn bygdhi, er voru (var. gengu) í hvítum klæðhum, ok báru stángir fyri sêr, ok voru festar viðh flikar, ok æptu hátt ; ok sætla menn, at that hafi verit Hvítramannaland edha Írland odh mykla. (Groenlands historiske Mindesmærker, t. I, p. 436-438.)*

Skrælíngs du Vinland (1). Dans la lutte qu'ils soutinrent en Vinland contre Þorfinn Karlsefne, ils tuèrent Þorbrand Snorrason d'un coup de pierre plate qui s'enfonça dans la tête (2); ils ne connaissaient pas l'usage du fer; dans le même combat, l'un d'eux, ayant ramassé la hache d'un Scandinave, s'en servit « pour couper du bois, chacun des autres » en fit autant; ils la regardaient comme un précieux outil à cause de son bon taillant; un autre l'ayant prise ensuite voulut couper de la pierre, de sorte qu'elle s'émoussa; elle leur sembla alors de peu d'utilité, puisqu'elle ne résistait pas à la pierre et ils la jetèrent là (3). Ils ne connaissaient pas les animaux domestiques et le beuglement d'un taureau les mit en fuite (4); aussi Þorfinn, au moment de leur livrer combat, ordonna-t-il de faire marcher le taureau en avant (5). Ils ne possédaient pas de tissus et donnaient toute une peau de petit-gris pour un morceau d'étoffe rouge, long d'un empan et de la largeur d'un doigt (6). — Les Skrælíngs avaient le teint foncé, de grands yeux et de larges figures, et étaient vêtus de fourrures (7), tout comme les Esquimaux de nos jours. Leurs canots de cuir rappellent les *kajaks* de ces derniers (8).

(1) *Íslendingabók*, chap. 6, dans *Íslendinga sögur*. Copenhague, 1843, in-8°, t. I, p. 9.; *Grænlands hist. Mindesm.* t. I, p. 166-171.

(2) *Saga de Þorfinn Karlsefne*, chap. 11, dans *Grænlands histor. Mindesm.* t. I, p. 428.

(3) *Ibid.*, chap. 11; *ibid.* p. 428-431.

(4) *Episode des Grænländais*, chap. 5, dans *Grænlands hist. Mindesm.* t. I, p. 240.

(5) *Ibid.* p. 244.

(6) *Saga de Þorfinn Karlsefne*, chap. 10, dans *Grænlands hist. Mindesm.* t. I, p. 424.

(7) *Ibid.* ch. 9 et 12; *ibid.* p. 422-423 et 430.

(8) *Episode des Grænländais*, ch. 3, et *Saga de Þorfinn Karlsefne*, chap. 10, dans *Grænlands histor. Mindesm.* t. I, p. 228, 72, 422, 424, et t. II, p. 202).

Peuple navigateur, ils occupaient non-seulement le Grœnland (1), le Króksfjærðh et le Nordhrseta, situé au-delà du cercle polaire (2), le grand et le petit Helluland (Cumberland et Labrador), où se trouvent encore leurs descendants, mais de plus le Markland (Confédération Canadienne) (3), et le Vinland (partie des Etats-Unis (4).

Bien différents étaient les habitants de la Grande-Irlande : ils étaient chrétiens, puisque Aré Mársson fut baptisé chez eux, et c'est probablement d'une procession qu'il s'agit dans la description, en style de peau-rouge, que les jeunes Skrælíngs ont donnée d'hommes couverts d'aubes, qui marchaient en chantant et en portant des bannières. Ils connaissaient les étoffes, puisqu'ils étaient vêtus de blanc ; loin d'être effrayés à la vue des animaux domestiques, ils possédaient des chevaux, et c'est au milieu d'une troupe de cavaliers que Björn Breidhvíkingakappé se présenta à ses compatriotes (5) ; ils parlaient l'irlandais, comme l'indiquent

(1) *Íslendingabók*, ch. 6, dans *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, p. 168-170.

(2) *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 224, 227.

(3) *Saga de Thorfinn Karlsefné*, chap. 13, dans *Grœnl. hist. Mindesm.* I, p. 436.

(4) *Íslendingabók*, ch. 6 ; *Episode des Grœnlandais*, ch. 3 ; *Saga de Thorfinn Karlsefné*, ch. 9-12 ; *Eyrbyggja saga*, ch. 48, dans *Grœnlands histor. Mindesm.* t. I, p. 170, 226-228 ; 240-244 ; 422-430, 716.

(5) Le savant P. E. Müller (*Saga Bibliothek*, t. I. p. 194) a cru que le narrateur de l'*Eyrbyggja saga* avait commis une erreur, puisque les chevaux étaient inconnus en Amérique, lors de l'arrivée des Espagnols. Les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* (t. I, p. 785) et, après eux, P. A. Munch (*Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 464, n. 2), ont cherché à tourner la difficulté, en faisant remarquer que si le verbe *riðha* signifie proprement : s'avancer sans le moyen des jambes ou d'une voiture et généralement aller à

l'*Eyrbyggja saga* et le nom de Grande-Irlande. Que l'on explique le nom de Hvíttramannaland par pays des hommes blancs ou des hommes vêtus de blanc, il n'en ressort pas moins que ce peuple était civilisé et originaire de l'Ancien-Monde. D'où venait-il donc ? De l'Irlande évidemment. C'est du moins ce que l'on serait porté à conclure, si le témoignage des Sagas avait plus de précision.

Les sceptiques ou même les critiques sévères, qui craignent toujours de lâcher la bride à leur imagination, peuvent objecter que Gudhleif et ses compagnons n'étaient pas bien certains d'avoir entendu de l'irlandais dans la bouche des sujets de Björn ; que leur teint blanc n'est une preuve concluante de leur origine européenne ou que les étoffes blanches ne sont pas spéciales aux peuples civilisés ; que les Mexicains en faisaient usage avant l'arrivée des Européens ; que Aré Mársson aurait pu être baptisé dans la Grande-Irlande par un de ceux qui le virent dans ce pays et rapportèrent de ses nouvelles à Hrafn Hlymröksfaré ou à Thorfinn jarl ; enfin que le nom de Grande-Irlande peut avoir été donné au pays, soit à cause des Irlandais qui l'auraient découvert, soit même par des Scandinaves qui l'auraient visité et ainsi appelé à cause de sa situation en face de l'Irlande, sur l'autre rive de l'Océan Atlantique : les Indes occidentales et la Nouvelle Guinée n'ont bien été ni peuplées, ni découvertes, ni possédées, ni même visitées par des habitants de l'Inde ou de la Guinée ?

cheval, il a aussi, par extension, le sens de : être porté en litière ; et ils ajoutent que ce mode de locomotion était parfaitement approprié à un vieillard comme Björn ; mais cette ingénieuse explication ne s'accorde pas avec le texte qui parle d'une *grande troupe* (reidh flokk mikill), d'une nombreuse cavalcade ; il est difficile d'admettre qu'il y eût des chaises à porteur en si grand nombre chez ce peuple, si l'on veut le regarder comme sauvage et lui dénier la connaissance du cheval.

Voilà les objections que nous nous sommes faites, et l'on voit que nous ne les dissimulons pas et que nous n'omettons aucune de celles qui peuvent avoir de l'importance. Elles sont toutes nécessaires pour détruire l'idée qui vient naturellement à l'esprit quand on trouve dans les sagas la mention d'une Grande-Irlande, d'un pays des hommes blancs où la langue ressemblait à l'irlandais, où l'on administrait le baptême, où l'on faisait des processions, bannière déployée, où l'on allait à cheval, où l'on était vêtu de blanc et par conséquent d'étoffes. Quand le pyrrhonisme a besoin de tant d'arguments pour détruire une conception naturelle et logique, pour nier l'existence de la Grande-Irlande et d'une colonie irlandaise dans le Nouveau Monde, on ne peut s'empêcher de préférer à ses négations des affirmations qui ont au moins l'apparence de la sincérité. Et que serait-ce donc si ces affirmations venaient à être corroborées par nombre de faits positifs qui expliquent clairement ce qu'elles ont de vague ou d'obscur ! Que serait-ce, disons-nous, si l'on signalait, dans plusieurs stations, intermédiaires entre l'ancien et le nouveau continent, la présence d'hommes vêtus de blanc, originaires de l'Irlande, membres d'une congrégation religieuse, qui s'était donné pour mission de baptiser les payens et de chercher les terres inhabitées pour y fonder des colonies chrétiennes, mais qui, poursuivie par la fureur des pirates, émigra de thébaïde en thébaïde jusqu'aux extrémités du grand Océan !

Nous les avons trouvés ces hommes blancs et nous allons les suivre pas à pas jusqu'à une très-grande distance, jusqu'à une île que les géographes classent tantôt dans l'Ancien, tantôt dans le Nouveau Monde. Là, nous perdons leurs traces, mais, une fois lancés sur la piste, nous ne pouvons plus nous arrêter ; nous franchissons d'un bond la distance qui sépare l'Irlande de l'Amérique, et nous retombons au milieu de ces pieux ermites qui se distinguaient si bien des sauvages du Nouveau Monde. Si le trajet est long, nous montrerons que les Celtes des îles britanniques ont pu le faire, puisqu'ils ont

tenté des entreprises bien plus audacieuses et que, pour un peuple habitué à naviguer entre l'Irlande et l'Islande, les déviations calculées ou accidentelles, devaient promptement et nécessairement amener la découverte du Nouveau Monde.

Notre guide sera le moine irlandais Dicuil qui dit, dans son livre intitulé *De mensurâ orbis terræ* (1), écrit en 825 :

« Il y a un grand nombre d'autres îles dans l'Océan, au
 » nord de la Bretagne ; les vaisseaux voguant à pleines voiles
 » et poussés par un vent toujours favorable, emploient deux
 » jours et deux nuits pour s'y rendre (2) des îles septen-
 » trionales de la Bretagne (3). Un religieux digne de foi m'a
 » raconté qu'après avoir navigué deux jours et une nuit
 » d'été, dans un petit bâtiment à deux rangs de rames, il
 » aborda dans une de ces îles. Ces îles sont petites pour la
 » plupart (4), presque toutes séparées les unes des autres
 » par des détroits fort resserrés ; elles étaient, il y a près
 » d'une centaine d'années (5), habitées par des ermites

(1) Publié pour la première fois par Walckenaer : Dicuili *Liber de mensurâ orbis terræ*, Paris, 1807 in-8°, puis par A. Letronne, à la fin de ses *Recherches géographiques et critiques sur le livre De Mensura orbis terræ, composé en Irlande, au commencement du ix^e siècle*, par Dicuil. Paris, 1814, in-8°.

(2) Il faut ajouter : *directement*, pour rendre les mots : *rectâ navigatione*, dont Letronne n'a pas tenu compte dans sa traduction.

(3) C'est-à-dire des Orcades ou des Hébrides.

(4) Munch, dans ses *Geographiske Oplysninger om Orknøerne* (*Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1852, p. 56, n.) traduit avec raison la phrase : *Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ*, par : « Il y a aussi un autre groupe de petites îles, » et par là il entend l'archipel des Færoes, dont les détroits sont en effet très-resserrés. Le premier groupe se composerait des Shetlands.

(5) Munch, *loc. cit.* traduit : *in centum ferme annis* par : « pendant près de cent ans. »

» sortis de notre Scottia (1). Mais, de même qu'elles avaient
 » été désertes depuis le commencement du monde; ainsi,
 » abandonnées maintenant des anachorètes, à cause des
 « courses des Normands, elles sont remplies d'une multitude
 « innombrable de brebis (2) et d'oiseaux de mer de diverses
 « espèces; nous n'avons trouvé ces îles mentionnées dans
 » aucun auteur (3). »

Les ermites irlandais ne s'étaient pas seulement établis dans ces îles probablement découvertes par eux et qui, d'après Letronne (4) sont les îles Færeys, mais, d'après

(1) Ce nom employé par le moine irlandais avec l'adjectif notre, « est une nouvelle preuve, dit Letronne (*Recherches*, p. 7-8), que, dans le moyen-âge, *Scottia* ne désignait que l'Irlande. En effet, il n'a point d'autre sens dans Alcuin, Alfred, Beda, Eginhard, et ce n'est guère que sous Malcolm II que l'Ecosse commença à prendre ce nom; du moins n'a-t-on pu trouver aucun acte authentique qui prouve le contraire. » — Cfr. K. Zeuss *Die Deutschen und die Nachbarstämme*. Munich, 1837, in-8° p. 568-569; — Lor. Diefenbach *Celtica* II, 2, Stuttgart, 1840, in-8° p. 313.

(2) Le nom de Færeys signifie en ancien norvégien : *îles des brebis*. (P. A. Munch, *Det Norske Folks Hist.* partie I, t. II, p. 445, n. 1).

(3) Sunt aliæ insulæ multæ in septentrionali Britannîæ oceano quæ a septentrionalibus Britannîæ insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione, plenâ velis, assiduo feliciter vento, adiri queunt. Aliquis probus religiosus mihi retulit quod, in duobus æstivis diebus, et unâ intercedente nocte, navigans in duorum navicula transtrorum, in unam illarum introivit. Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ, fere cunctæ simul angustis distantes fretis, in quibus, in centum ferme annis, eremitæ ex nostra Scottia navigantes habitaverunt. Sed, sicut a principio mundi desertæ semper fuerunt; ita nunc, causa latronum Nortmannorum, vacuæ anachoretis, plenæ innumerabilibus ovibus, ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. Nunquam eas insulas in libris auctorum memoratas invenimus. (*De mensura orbis terræ*, VII, 3. — La traduction que nous avons reproduite est due à Letronne (*Recherches*, p. 132).

(4) *Recherches*, p. 133-136; *additions*, p. 91.

Munch les Shetlands et les Færeyes (1) ; ils en occupaient aussi d'autres déjà connues des anciens et plus rapprochées de la

(1) Une tradition recueillie par le pasteur J. H. Schrøter, dans l'île de *Sudhuroy* (île du Sud), semble se rapporter aux Papas : « Quelque temps avant que les Norvégiens s'emparassent des Færeyes, il s'y était établi des hommes que le narrateur considérait comme des saints, attendu qu'ils avaient la puissance de faire des signes et des miracles, de guérir les blessures et les maladies, aussi bien des hommes que des animaux ; ils savaient prédire si l'année, la pêche ou l'état sanitaire, seraient favorables. Ils ne vivaient pas comme les autres hommes ; car leur nourriture se composait de lait, d'œufs, de racines et d'algues : ils avaient des chèvres domestiques qu'ils traient ; mais ils ne tuaient aucune créature et ne versaient pas le sang. Les seuls objets qu'ils acceptassent comme présents ou en rémunération de leurs services, étaient le pain azyme, le poisson séché, et le *vadmel* (buro) pour se vêtir. On montre plusieurs localités où ces gens auraient habité ; par exemple, un endroit situé en dehors de Kvalboy, où l'on peut voir que le sol a été nivelé pour être converti en pâturage ; de même, près du village, nommé *i Hovi*, etc., ainsi que dans quelques-unes des autres îles. A l'arrivée des Norvégiens, qui étaient très-violents, quelques-uns de ces gens s'éloignèrent par mer ; d'autres se réfugièrent dans des cavernes. Les derniers que l'on dit s'être conservés, demeuraient dans une caverne de l'île de Nálsoy ; on doit y avoir vu des cendres, loin à l'intérieur, vers la fin du siècle précédent. » (*Færøiske Folkesagn* recueillis par le pasteur J. H. Schrøter, dans *Antikvarisk Tidsskrift*. Copenh. 1849-1851, in-8°, p. 146-147).

C'est vers le milieu du IX^e siècle que Grim Kamban et d'autres Norvégiens, fuyant la tyrannie de Harald Hårfagr, prirent possession des îles Færoyes (*Landnámabók*, part. I, ch. 14 ; part. III, ch. 16 ; addition empruntée à l'ancien *Melabók* ; p. 48, 220, 358 de *Íslendinga sögur*, t. I, 1843 ; — *Færeyinga saga*, dans *Ólafs saga Tryggvasonar*, p. 122, du t. I, de *Flateyjarbók*. — Cfr. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. II, p. 445). — La chronologie de cette tradition concorde donc parfaitement avec les données de Dicuil et des documents islandais. Cet accord sert à prouver que les anachorètes de la tradition sont bien les mêmes que ceux de Dicuil.

Grande-Bretagne. Le fait est certain pour les Orcades, car un diplôme orcadien de l'an 1403 (1), affirme que, au temps de Harald *le chevelu* (Hárfagr), premier roi de Norvège (860-930) les îles Orcades étaient habitées par deux nations : les Peti (Pictes) et les Papas, qui furent totalement exterminés par les Norvégiens, à tel point que leur race a disparu (2).

Il n'y a, en effet, plus de restes de l'ancienne population celtique dans les Orcades ; mais, bien que les Papas n'y aient pas laissé de descendants, leur nom n'a pas moins été conservé dans ceux des îles de *Papa westra* (3) et *Papa stronsa*, et des localités de *Paplay* (4). Fordun, qui composa vers 1380 sa chronique d'Ecosse parle d'une *Papeay tertia*

(1) Publié par Wallace dans : *An account of the Islands of Orkney*, Londres 1700, p. 121-138 ; — reproduit dans *Orkneyinga Saga*, édit. de Jón Jónsson. Copenhague, 1780 in-4°, appendice p. 549-550 ; — Barry, *History of the Orkney-Islands*, 2^e édit. Londres 1808, in-4°, p. 114 et s. ; Cfr. Letronne, *Recherches*, add. p. 92 ; Lor. Dieffenbach, *Celtica*, II, 2, p. 240.

(2) Reperimus itaque imprimis, quod tempore Haraldí comatí primí regis Norwegiæ, qui *gavisus est* (sic) per totum regnum suum, *hac* (sic) terra et insularum patria Orcadiæ fuit inhabitata et culta duobus nationibus sc. Peti et Papæ, quæ *due* (sic) genera nationes fuerunt destructæ radicibus ac penitus per Norwagienses qui sic sunt ipsas nationes aggressi, quod posteritas ipsarum nationum Peti et Papæ non remansit. Sed verum est quod tunc non denominabatur Orcadia, sed terra Petorum, sicut clarè verificatur, hodie adhuc cronica attestante, per mare dividens Scociam et Orcadiam, quod usque ad hodiernum diem mare Petlandicum appellatur.

(3) *Papey meiri* des Scandinaves et *Papeay major* de Fordun.

(4) *Pepule* de l'*Orkneyinga Saga* ; toutes deux à l'est du groupe, mais dans des îles différentes : Mainland et South-Ronaldsey.

dont on ne connaît pas la position (1). De même dans les Shetlands, il y a trois îles qui rappellent les Papas : *Papa stour* (Papey stóra), *Papa little* (Papey litla) et *Papa*, ainsi qu'un domaine de *Papil* (2).

Que ces îles et ces localités tirent leur nom des Papas, c'est ce qu'affirme en propres termes l'*Historia Norvegiæ*. Après avoir parlé des plus anciens habitants des Orcades, les Pictes (Peti) et les Papas, l'auteur anonyme ajoute : « Les » Papas sont ainsi nommés à cause des habits blancs dont » ils se vêtaient comme les clercs ; car, en langue teutonique, » tous les clers sont appelés *papas* (3) ; aujourd'hui encore » une île de *Papey* rappelle leur nom (4). »

(1) Sur les îles et les localités des Orcades qui rappellent les Papas, voy. P. A. Munch, *Geographiske Oplysninger om Orknæerne* dans *Annaler*, 1852, p. 49, 52-55, 58, 64, 67, 69, 102 ; et ann. 1857, p. 319 ; avec carte dans *Annaler*, 1858, pl. V.

(2) Voy. P. A. Munch, *Geographiske Oplysninger om Hjalitland* dans *Annaler* 1857, p. 342, 349, 354, 356, 367, 377, 381.

(3) C'est en effet dans le sens que le mot *papa* est employé dans le *Poème Frison* (Thet Freske Riim, vers 1476), chronique rimée en vieux frison, publiée par la Société provinciale Frisonne. (Workum, 1835, in-4°, p. 49, 81). Actuellement les peuples catholiques réservant ce mot pour désigner le souverain pontife, on ne le trouve plus aujourd'hui avec le sens de simple prêtre, que dans quelques langues, et sous une forme plus ou moins altérée : *pfaffe*, en allemand ; *pope*, en russe ; *pop* (mauvais prêtre), en polonais ; *pap*, en magyar ; *pappi*, en finnois.

(4) *Papæ vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonicâ linguâ omnes clerici papæ dicuntur ; adhuc quædam insula Papey ab illis denominatur. — L'Historia Norvegiæ a été découverte par P. A. Munch, dans le cours des recherches qu'il fit en 1849 dans les Archives de l'Écosse, et publiée par ce savant dans ses *Symbolæ ad historiam antiquiorem Norvegiæ*. Christiania 1850, in-4°. — Dans un mémoire sur les Historiens norvégiens au temps du roi Sverre (*Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*. 1871. p. 411-431), M. Gustave Storm a démontré que cette histoire a été*

Ces assertions sont parfaitement d'accord avec ce que Aré Fródhé rapporte des Papas dans deux de ses ouvrages. Lors de l'établissement des Norvégiens en Islande, dans le dernier quart du IX^e siècle, « il y avait là, dit-il, des chrétiens, de » ceux que les Norvégiens appellent *Papas* ; mais ceux-ci » s'éloignèrent ensuite, parce qu'ils ne voulaient pas rester » avec des payens ; ils laissèrent après eux des livres » irlandais, des cloches et des crosses, d'où l'on peut conclure » que c'étaient des Irlandais (1). » Dans un autre ouvrage, Aré donne à peu près les mêmes renseignements, en y ajoutant d'autres notions : « Avant que l'Islande fût colonisée » par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les » Norvégiens appellent *Papas* ; c'étaient des chrétiens, et » l'on pense qu'ils venaient des contrées situées à l'ouest de » la mer (2) ; car on trouva après eux des livres irlandais,

composée par un ecclésiastique norvégien, vers la fin du XII^e siècle. L'unique manuscrit où elle se trouve a dû être transcrit par un Ecossais dans la première moitié du XV^e siècle.

(1) *Thá voro her menn cristnir, their es Northmenn calla Papa, on their fóro síthan á braut, af thví at their vildo eigi vesa her vith heithna menn, oc létu eptir bæcr írscar oc bjællor oc bagla ; af thví mátti scilja, at their voro menn írscir.* (*Íslendingabók*, ch. 1, dans *Íslendinga sǫgur*, t. I, 1843, p. 4 ; cfr. p. 364).

(2) A l'Ouest, par rapport à la Norvège, bien entendu, et non par rapport à l'Islande. Les Islandais avaient conservé, comme un héritage de leurs ancêtres norvégiens, l'habitude d'appeler les Irlandais *Vestmenn* (hommes de l'Ouest). Les *Vestmannæys*, situées au sud de l'Irlande, étaient ainsi appelées à cause des Irlandais marrons qui s'y étaient réfugiés. (*Landnámabók*, part. I, ch. 5-7. dans *Íslendinga sǫgur*, t. I, 1843, p. 32-36). L'expression : *at their hafi verit vestan um haf*, ne suffit donc pas à justifier l'opinion de Vilhelmi (*Heidelberger Jahrbücher der Literatur*, ann. 1839, février, p. 132), qui admet avec Wormskjöld (*Gammelt og nyt om Grænlands, Viinlands og nogle flere af Forfædrenes kjendte Landes formeentlige Belliggende*, dans *Skandinaviske Literatur-Selskabs Skrifter*, 1814, p. 298-403), que les Papas de l'Islande venaient du Hvítramannaland.

» des cloches et des crosses, et plusieurs autres objets, d'où
 » l'on peut conclure que c'étaient des hommes de l'Ouest.
 » Ces trouvailles furent faites dans l'Est, à Papey et à
 » Papylé (1). On voit aussi par les livres anglais qu'il y avait
 » alors des relations entre ces pays (2). »

Le livre de Dicuil est probablement un de ces livres anglais (3), car y il est parlé des clercs qui demeuraient dans

(1) L'île de Papey est située près de la côte occidentale de l'Islande, à l'entrée du Hamarsfjærdh ; Papylé est une localité du Thing de Skaptafell, au pied du Klæfujökul. — Les Papas avaient aussi occupé Kirkjubæ (village de l'Eglise), situé dans le territoire de Sidha, au pied du Sidhujökul. Ketil Fíflské, chrétien d'origine scandinave, venu des Hébrides, s'y établit, mais « les payens ne pouvaient y habiter. » (*Landnámabók*, part. IV, ch. 11, p. 286 de *Íslendinga sögur*, t. I, 1843). Un des continuateurs d'Aré ajoute qu'un certain Hildi voulut y transporter sa demeure, pour montrer le peu de fondement de la prohibition contre les payens ; mais en arrivant dans l'enclos de la maison, il tomba raide mort. (*Landnámabók*, *ibid.* — Cfr. Munch, *Det norske Folks Hist.* part. I, t. I, p. 539).

(2) C'est-à-dire entre l'Islande et les *Vestrloend* (pays de l'ouest, Irlande).

Voici le texte islandais : En áðhr Ísland bygdhist af Noregi, voru þar theír menn er Nordhmenn kalla Papa ; theír voru menn kristnir, ok hyggja menn at theír hafi verit vestan um haf, því at fundust eptir theim bækr írskar, bjóllur ok baglar, ok enn fleiri hlutir, theír er that mátti skilja at theír voru Vestmenn ; that fanst í Papey austr ok í Papyli ; er ok thess getit á bókum enskum, at í thann tíma var farit milli landanna. (*Landnámabók*, prol. p. 24 de *Íslendinga sögur*, I, 1843). Ce passage a été reproduit presque mot pour mot dans le *Flateyjarbók*, édit. de Christiania, t. I, p. 247 (ch. 198 de la Saga d'Ólaf Tryggvason).

(3) Dans un autre passage du *Landnámabók* (part. I, ch. 13, p. 45, de *Íslendinga sögur*, I, 1843), il est dit que Svartkel, originaire du Katanes (Caithness, au nord de l'Ecosse), partit de

l'île de Thulé. Il faut reproduire ici tout le passage, malgré sa longueur, pour montrer que la Thulé de Dicuil n'est autre que l'Irlande. « Il y a trente ans, dit-il, que des clercs qui » avaient demeuré dans cette île, depuis les calendes de » février, jusqu'à celles d'août, me racontèrent que non-seulement lors du solstice d'été, mais encore quelques jours » avant et après, le soleil disparaît pour peu de temps et » semble seulement se cacher derrière une colline; en sorte » que, même pendant cette courte absence, on n'est pas privé » de jour. Aussi voit-on assez clair pour se livrer à toute » espèce d'occupation, et l'on pourrait même chercher ses » poux, comme en plein jour: il est probable que si l'on était » sur une montagne, on ne verrait pas le soleil se coucher. » Le milieu de ce court espace de temps correspond au » milieu de la nuit qui se fait à l'Equateur; je pense au » contraire que, au solstice d'hiver et pendant peu de jours, » avant et après, un crépuscule apparaît à Thulé pendant » peu de temps, alors qu'il est midi à l'Equateur (1). Au » reste, ceux qui ont écrit que cette île était entourée d'une » mer de glace, en ont évidemment menti, de même que ceux » qui ont prétendu que, depuis l'équinoxe du printemps » jusqu'à celui d'automne, on jouissait sans interruption de » la lumière du soleil et, *vice versa*, qu'on en était privé » jusqu'à l'équinoxe du printemps de l'année suivante; car » les clercs susdits qui ont vogué vers cette île dans le temps » du grand froid ont pu y aborder, et en y demeurant, ils ont

l'*England* pour l'Islande. Le nom d'Angleterre était donc dès lors appliqué par extension à toute la Grande-Bretagne; or on ne sait pas au juste si Dicuil était de l'Irlande ou de l'Ecosse, et les auteurs du *Landnámabók* ont bien pu prendre pour un écossais et par suite appeler anglais, celui qui écrivait *nostra Scottia* (voy. plus haut, p. 67 de ce recueil, p. 27 du mém.)

(1) Letronne n'a pas traduit cette phrase (depuis le milieu, jusqu'à équateur.)

» continuellement vu l'alternative du jour et de la nuit,
 » excepté au temps du solstice(1). Il est vrai qu'à une journée
 » de navigation au nord de cette île, ils ont trouvé la mer
 » gelée (2). »

Si cette citation est un peu étendue, elle a du moins l'avantage de nous dispenser de commentaire, car la longueur des jours et des nuits indique clairement que Thulé était située sous le cercle polaire, lequel coupe l'Islande dans son promontoire le plus septentrional. C'est donc bien dans cette île qu'avaient habité les clercs mentionnés par Dicuil. Non contents d'avoir retrouvé l'*ultima Thulé* des anciens, les Papas avaient voulu savoir ce qu'il y avait au-delà et vérifié

(1) Ces cinq derniers mots ont été omis dans la traduction de Letronne.

(2) Trigesimus nunc annus est a quo nuntiaverunt mihi clerici, qui, a kalendis februarii usque kalendas augusti, in illa insula (Thule) manserunt, quod, non solum in æstivo solstitio, sed in diebus circa illud, in vespertina hora, occidens sol abscondit se quasi trans parvulum tumulum : ita ut, nihil tenebrarum in minimo spatio ipso fiat ; sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in presentia solis potest : et, si in altitudine montium ejus fuissent, forsitan nunquam sol absconderetur ab illis. In medio illius minimi temporis, medium noctis fit in medio orbis terræ ; et sic puto, e contrario in hiemali solstitio, et in paucis diebus circa illud, auroram in minimo spatio in Thule apparere, quando in medio meridies fit orbis terræ. Idcirco mentientes falluntur, qui circum eam concretum fore mare scripserunt, et qui a vernali æquinoctio usque ad autumnale continuum diem sine nocte, atque ab autumnali, versa vice, usque ad vernale æquinoctium, assiduam quidem noctem, dum illi navigantes in naturali tempore magni frigoris eam intrabant, ac manentes in ipsa, dies noctesque semper, præter solstitii tempus, alternatim habebant : sed, navigatione unius diei ex illa ad boream, congelatum mare invenerunt. (Dicuil, ch. VII, 2 ; trad. de Letronne dans *Recherches*, p. 131-132).

l'assertion de Pline l'ancien, peut-être même de Pytheas (1), relativement à la présence de glaces permanentes, à une journée de navigation au nord de l'Islande (2). C'étaient des navigateurs entreprenants qui ne s'arrêtèrent dans cette direction qu'après avoir atteint les extrémités de la terre habitable. Ce qu'ils allaient chercher si loin, ce n'était pas le cuivre ni l'étain, comme avaient fait les Phéniciens; ni l'ambre, comme

(1) Voy. Strabon. l. I, ch. 4; — Pline l'ancien, l. II, chap. 77 et l. IV, ch. 30; — Cfr. Yrjö Koskinen, *Tiedot Suomen-suomen muinaisuudesta* (Notions sur l'antiquité de la race Finnoise, Helsingfors, 1862, in-8° p. 81.)

(2) Bien que du côté du Spitzberg et sur les côtes septentrionales du Groenland, la mer soit libre bien loin au-delà du cercle polaire, elle se trouve ordinairement encombrée de glaces à peu de distance au nord ou plutôt au nord-ouest de l'Islande. Ce phénomène tient sans doute à ce que les glaces flottantes viennent s'accumuler dans le détroit qui sépare l'Islande du Groenland. L'assertion des anciens a été confirmée par plusieurs navigateurs modernes : 1° par l'anglais Jacob Alday qui, se trouvant le 7 août 1579, à sept heures du soir, en vue du promontoire de Långanes, au nord-est de l'Islande, fut arrêté dès le matin du 9 août par une longue étendue de glaces qu'il ne put franchir ni alors, ni dans de nouvelles tentatives, les 12 et 16 août. (Voy. la notice de C. Pingel sur les principaux voyages entrepris, dans les temps modernes, en Danemark et en Norvège, pour retrouver et explorer le Groenland, dans *Groenlands historiske Mindesmærker*, t. III, p. 641-642); — 2° par le lieutenant de vaisseau Paul de Loewenørn qui partit le 8 juillet 1786 du port de Dyrafjörðh, au nord-ouest de l'Islande, et rencontra le même jour des banquises de glace qui lui firent perdre espoir de pouvoir gagner la côte orientale du Groenland où il se rendait (*Groenlands hist. Mindesm.* t. III, p. 752); — 3° par le lieutenant en second Chr. Th. Egede qui quitta le port de Hafnarfjörðh, au sud-est de l'Islande, le 8 mai 1787, mais qui, dès le lendemain, vit un immense champ de glace qui s'étendait, presque sans lacune, entre l'Islande et le Groenland. (*Groenlands hist. Mindesm.* t. III, p. 757.)

les Grecs et les Romains; ni des terres à conquérir; ni de nouveaux passages ou des voies commerciales à ouvrir; mais un lieu désert, dans une mer impénétrable, comme nous l'apprend une anecdote de la vie de Saint-Colomba. En 565, le saint homme, se trouvant à la cour de Brudeus, roi des Pictes d'Ecosse, en présence du chef des Orcades, dit au premier: « Quelques-uns des nôtres ont émigré dernièrement avec l'espoir de trouver un pays désert, dans la mer » impénétrable; peut-être après de longs détours arriveront-ils aux îles Orcades; fais donc des recommandations » pressantes à ce chef dont tu as les ôtages en ton pouvoir, » afin qu'il ne soit point fait de mal aux nôtres dans la » limite de ses états (1) »

Les religieux arrivèrent en effet dans les Orcades, où ils vécurent plus de deux siècles à côté des Pictes sans se confondre avec eux, puisque, au temps de Harald Hårfagr,

(1) « Aliqui ex nostris nuper emigraverunt, desertum in pelago intransmeabili invenire optantes, qui forte post longos circuitus Orcades devenerint insulas; huic regulo, cujus obsides in manu tua sunt, diligenter commenda, ne aliquid adversi intra terminos ejus contra eos fiat. » (Vie de Saint Colomba, II, 4, par Adamnan, dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, 2 juin).

Les moines de l'ordre de Saint-Colomba sont les *Culdees* (*cultores Dei*), dont Jamieson a écrit l'histoire (Londres, 1811. in-4°). Ce sont eux qui convertirent au christianisme les Pictes septentrionaux, ainsi que les insulaires des Orcades. Ils parlaient la langue hibernienne, autrement dite écossaise (Diefenbach, *Celtica*, II, 2, p. 319). Leur fondateur avait adopté la tunique blanche (*Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires et des congrégations séculières*. Paris, 8 vols. in-4°, t. II, 1771, p. 149), probablement par allusion au plumage de l'oiseau symbolique dont il portait le nom. Or, comme les Culdees et les Papas sont identiques, on s'expliquera désormais sans peine pourquoi les Papas étaient vêtus de blanc, ainsi que les habitants du Hvítamannaland.

ils formaient encore une nation séparée (*Diplôme orcadien; Hist. Norvegiæ*). Malheureusement pour eux, les pirates scandinaves avaient fait des progrès en navigation; ne se bornant plus à écumer leurs *sunds* (détroits), leurs *fjærdhs* (golfs longs et étroits) et leurs *vîks* (baies), d'où le nom de *vîkings* (corsaires, hommes des vîks) ils traversaient la mer du Nord, faisaient des descentes dans les îles Britanniques, et étendaient leurs courses jusque dans l'Océan Atlantique, même dans la Méditerranée et la mer Blanche. C'est en 787 que les premiers navires danois se montrèrent en Angleterre (1); vers l'an 800, les corsaires norvégiens brûlèrent le monastère d'Iona ou Icolmkill, dans les Hébrides, fondé par Saint-Colomba et chef-lieu de l'ordre des Culdées (2); au temps de Harald Hårfagr, ils exterminèrent les Papas des Orcades; un peu avant l'époque où écrivait Dicuil, ils avaient forcé les Papas à abandonner les Shetlands et les Færeys, enfin, ils allèrent les relancer jusqu'en Islande et les contraignirent à émigrer de nouveau. Où allèrent alors ces fugitifs qui n'avaient pu trouver de retraite sûre dans l'ancien monde? L'histoire ne le dit pas expressément, mais les faits positifs que nous avons recueillis et exposés précédemment, concourent à indiquer une contrée que l'on devine aisément. Les navigateurs qui avaient retrouvé les Shetlands, les Færeys, l'Islande et exploré l'Océan glacial, voyant qu'ils ne pouvaient plus vivre en paix dans les îles septentrionales de l'Océan Atlantique, ni découvrir d'autres terres habitables dans les régions boréales, ont dû se rejeter vers l'ouest; les traditions de leur race les portaient à sonder l'inconnu: avant comme après eux, il y eut chez les Celtes des îles Britanniques des hommes entreprenants qui tentèrent d'arracher à la mer le secret de son immensité. Les *Triades galloises*,

(1) P. A Munch, *Det norske Folks hist.* part. I, 2, I, p. 360, 416.

(2) Munch, *Ibid.* p. 418, 437.

qui paraissent avoir été transcrites au XII^e siècle, parlent de (1) « trois pertes qu'a faites l'île de Bretagne, par suite » de disparition: premièrement Gafran ab Aeddan avec ses » hommes, qui se mirent en mer pour chercher *Gwerdonau Llïon* (Iles Vertes des courants), et dont on n'entendit » plus parler; secondement, Merddyn, le barde du roi » Ambroise (Emrys wledig), avec ses neuf savants bardes » qui se mirent en mer dans la maison de verre, et qui » arrivèrent on ne sait où; troisièmement, Madawg ab » Owain, *Gwynedd* (Venète du Pays de Galles), qui se mit » en mer avec 300 hommes, embarqués sur dix navires, et » qui arriva on ne sait où. »

Lors même que la curiosité ou le besoin de se soustraire à la fureur des pirates n'aurait pas porté les Papas à explorer l'Océan Atlantique, ils ne pouvaient manquer de découvrir le Nouveau Monde. Parmi les clercs qui, pendant un siècle (2) au moins, entretenrent des relations entre les Iles

(1) Tri X. — Tri difancoll Ynis Prydain: cyntaf, Gafran ab Aeddan a'i wyr aethant i'r môr yaghrych y Gwerdonau Llïon, ac ni chlywyd mwyach am danynt; ail, Merddyn Bardd Emrys Wledig a'i naw Beirdd Cylfeirdd a aethant i'r môr yn y Ty Gwydrin, ac ni bu son i ba le ydd aethant; y trydydd Madawg ab Owain Gwynedd, a aeth i'r môr a thrichannyn gydag ef mewn deg llong, ac ni wyddys i ba le ydd aethant. (Lor. Diefenbach, *Celtica*, II, 2, p. 75).

(2) Trente ans avant l'année 825, date de la composition du livre de Dicuil, c'est-à-dire en 795, il y avait déjà des ecclésiastiques en Islande (*Liber de mensura Orbis terræ*, VII, 2); et Aré fróðhé, après avoir rapporté que l'Islande fut colonisée au temps de Harald Hárfagr, ajoute: « A cette époque, l'Islande était peuplée au loin entre le haut plateau et la plage. Il y avait alors là des Chrétiens, de ceux que les Norvégiens appellent Papas. » (I thann tith vas Ísland vithi vaxit á mithli fjalls ok fjæro. Thá voro her menn cristnir, their es Northmenn calla Papa. — Íslendingabók. Ch. 1). Le contexte implique que les

Britanniques et l'Islande, il dut s'en trouver quelques-uns que les vents ou les courants jetèrent sur les côtes de l'Amérique. On peut le conclure par analogie de ce que, dans l'espace de moins de cinquante ans, cinq navigateurs scandinaves abordèrent par hasard ou par force dans des pays transatlantiques à eux inconnus, savoir : Aré Mársson, Björn Breidhvíkingakappé et Gudhleif que des vents alizés poussèrent tous trois vers la Grande-Irlande entre 982 et 1029 ; Eirik le rouge qui découvrit le Groënland en 986 ; Bjarné Herjulfsson qui entrevit le Labrador en 1099, et cette liste serait certainement bien plus longue, si les Sagas avaient conservé le souvenir de tous ceux qui éprouvèrent de semblables accidents ; mais elles n'ont pas pris la peine d'enregistrer leurs noms, parce que ces aventures n'avaient rien de particulièrement intéressant, n'ayant pas amené la découverte de pays inconnus.

Si les Papas n'ont pu faire autrement que de découvrir l'Amérique, tout ce que les Sagas rapportent de la Grande-Irlande s'explique de la manière la plus naturelle. Cette contrée était ainsi nommée à cause de ses habitants, les Papas, originaires de l'Irlande ; son autre nom, *Hvítramannaland* (pays des hommes blancs) se rapportait à leur costume qui, dans le nouveau comme dans l'ancien Monde et notamment aux Orcades, était blanc ; l'idiome qui, d'après Gudhleif et ses compagnons, ressemblait fort à l'Irlandais, était la langue maternelle des Papas ; ceux-ci, dans leurs pérégrinations, n'avaient pas abandonné cette langue, puisqu'ils avaient emporté en Islande des livres irlandais ;

Papas de l'Islande ne s'éloignèrent pas dès l'arrivée des premiers colons scandinaves, mais seulement lorsque la colonisation se fut étendue au loin. Or, d'après Munch, les généalogies et les synchronismes donnent à penser que la plupart des colons s'établirent en Islande vers 890 (*Det norske Folks Historie*, part. I. t. II. p. 539).

les cloches qu'ils laissèrent après eux, avec ces derniers, sont un indice de leur zèle religieux; de même que les crosses attestent leurs institutions théocratiques (1). Il n'est pas surprenant alors qu'ils aient baptisé Aré Mársson, et qu'ils eussent conservé dans leur nouvelle patrie, la coutume de faire des processions en chantant et portant des bannières. Les moutons qu'ils avaient acclimatés dans les Færeys et qui expliquent le nom donné à ce groupe d'îles, font le pendant des chevaux dont les Scandinaves constatèrent la présence dans la Grande-Irlande. Si les Papas retenaient captifs les naufragés, tout en les comblant d'honneur, comme Aré Mársson, et en leur confiant des commandements, comme à Björn Breidhvíkingakappé; s'ils leur faisaient de terribles menaces, tout en les laissant repartir, comme Gudhleif, personne pourtant ne le accusera d'avoir manqué de charité chrétienne; car, après avoir été tant de fois pourchassés par les pirates scandinaves, ils avaient bien le droit d'être déflants à l'égard des gens de cette nation. On ne leur reprochera pas non plus d'avoir voulu dissimuler leurs découvertes, car s'ils le faisaient, ce n'était pas par esprit de lucre, comme firent plus tard les Hollandais pour se réserver le monopole des denrées coloniales, mais uniquement dans l'intérêt de leur propre sécurité.

Lorsque les Scandinaves, après avoir adopté le Christianisme, eurent en partie renoncé à la piraterie, les Papas

(1) Les Papas formaient une nation, d'après le document orcadien de 1403, et ils n'étaient en effet pas confondus avec les Pietes, à côté desquels ils vivaient. Ils ne paraissent pas avoir été tous prêtres ou moines, car l'*Historia Norvegiæ* dit bien qu'ils étaient nommés papas, non pas parce qu'ils étaient clercs, mais parce qu'ils portaient le costume des clercs. On peut donc les comparer comme fondateurs de colonies chrétiennes, gouvernées théocratiquement, aux Jésuites du Paraguay ou aux frères moraves du Groenland et du Labrador.

n'ayant plus les mêmes appréhensions, ne paraissent plus avoir été aussi soigneux de s'envelopper de mystère; ainsi, ils permirent à Gudhleifde s'en retourner; la connaissance du pays colonisé par eux se répandit au moins en Irlande, où Hrafn Hlymreksfaré paraît avoir puisé ses renseignements, et même chez les Scandinaves, notamment dans les Orcades. Bien plus, jusque chez les Arabes: le géographe Edrisi, qui vivait au XII^e siècle, dit que, à trois journées de navigation de la pointe septentrionale de l'Ecosse, se trouve l'île de Rslandah (1), qui doit être l'Islande, la première lettre du nom ayant pu être facilement changée par le copiste, à cause de la ressemblance de l'*el*if (a, e, i) avec le *ra* (r) dans l'alphabet arabe. Cette île a 400 milles de longueur sur 150 de largeur (2). De là à l'*Irlandah-al-Kabirah* (Irlande-la-Grande), il y a un jour de navigation. Malheureusement le géographe musulman ne donne pas d'autres détails sur ce pays. Où a-t-il pu puiser ces renseignements ou entendre prononcer ce nom? Peut-être dans un de ses voyages sur les côtes de l'Angleterre, ou plutôt encore à la cour de Roger II, roi de Sicile, pour lequel il composa son ouvrage. Il faut, en effet, se rappeler que Roger était petit-fils de Tancrède de Hauteville, dans le Cotentin, et par conséquent originaire de

(1) On pourrait aussi supposer que Edrisi a connu les fables scandinaves relatives à un *Pays des géants* (Risaland), situé au nord du Helluland (Labrador). Voy. Ch. I de *Bárdhar saga Snafellsáss*, éditée par G. Vigfusson, dans *Nordiske Oldskrifter*, publiés par la Société de Littérature septentrionale, fasc. XXVII. Copenhague 1860, in-8°, p. 1. (Cfr. *Grœnlands Histor. Mindesm.* t. III. p. 517). — Mais la plupart des Sagas, d'ailleurs toutes fabuleuses qui parlent du Risaland, placent ce pays au nord de la Mer Blanche (*Saga d'Ervarodd*, ch. 13) et même au nord et à l'est de la Baltique, c'est-à-dire dans la Finlande actuelle (*Saga de Samson le beau*).

(2) Edrisi donne à l'île de Grande-Bretagne 430 milles de longueur sur 200 de largeur.

la Normandie où certaines familles avaient conservé des relations avec la Norvège, patrie de leurs ancêtres (1).

Maintenant que nous ne pouvons plus avoir de doutes sur l'existence d'une contrée appelée Grande-Irlande, il faut en chercher la situation. L'*Eyrbyggja saga* nous dit que Bjørn Breidhvíkingakappé, parti du port de Hraunhafne, à l'ouest de l'Islande, fut poussé par un vent du nord-est vers un pays inconnu ; si l'on supposait que le navire eût toujours gardé la même direction, il serait allé aborder à l'île de Terre-Neuve, située au sud-ouest de l'Islande. — Gudhleif, qui se trouvait à l'ouest de l'Irlande, emporté d'abord vers l'ouest, ensuite vers le sud-ouest, arriva également au même pays, que ces indications, d'ailleurs trop vagues, peuvent faire prendre pour l'île de Terre-Neuve.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* nous aide à mieux préciser la situation du Hvíttramannaland. C'est en allant du Vinland au Grœnland, poussé par un vent du sud, que Thorfinn arriva dans le Markland, dont les indigènes lui parlèrent d'un grand pays, le Hvíttramannaland, situé *en face* du leur (gagnvart sínu landi). L'expression *en face* indique que les deux pays, sans être à une très-grande distance l'un de l'autre, devaient être séparés, soit par un détroit, soit par un golfe, ou tout au moins par un grand cours d'eau. Or, dans toute l'étendue des côtes américaines situées entre le 41° de latitude septentrionale (Vinland) et le Labrador, il n'y a guère que le golfe du Saint-Laurent qui sépare des pays dont l'un doit être plus grand que l'Irlande européenne. C'est donc sur l'une de ses rives qu'il faut chercher le Markland et sur une autre le Hvíttramannaland. Les témoignages relatifs au premier de ces deux pays étant les plus nombreux, c'est

(1) A. F. Mehren, *Notions sur la géographie des peuples musulmans* dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*. Copenhague, in-8°, ann. 1857, p. 187; Cfr. *Mémoires de la Société Roy. des Antiquaires du Nord*. 1850-1860, p. 55.

par eux que nous devons commencer. L'*Episode des Groenlandais* (ch. 1), énumère dans l'ordre suivant les pays visités par Leif-l'Heureux qui était parti du Groenland et qui se dirigeait vers le sud ; il trouva d'abord le *Helluland* (pays des blocs de pierres, Labrador), déjà vu par Bjarné Herjulfsson ; ensuite le *Markland* (pays plat et boisé) ; il regagna ensuite la grande mer, et après avoir navigué deux jours dans la direction du sud-ouest, il arriva dans le Vinland, où il ne gela pas, où l'herbe resta verte et où le bétail continua à pâturer pendant l'hiver. Mais ce qui est plus caractéristique, c'est que la longueur des nuits et des jours était plus égale que dans le Groenland et en Islande ; pendant les jours les plus courts, le soleil restait sur l'horizon depuis sept heures et demie du matin jusqu'à quatre heures et demie du soir. La partie du Vinland où Leif hiverna, était donc située par 41° 24' de latitude septentrionale, c'est-à-dire dans les Etats de Rhode-Islands et de Massachusetts. Le Markland, situé à deux jours de navigation vers le nord-est, doit correspondre au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse, ou bien aux côtes septentrionales du golfe Saint-Laurent.

La *Saga de Thorfinn Karlsefné* (ch. 7), donne à peu près les mêmes indications. Parti de Brattahlíð dans le Groenland méridional, Thorfinn gagna d'abord les Vestribygdhes, situés plus au nord, quoiqu'il voulût aller au sud, dans le Vinland ; c'est que, sans doute, selon la coutume des caboteurs, il tenait à traverser le détroit de Davis, dans l'endroit le moins large, à peu près vers la latitude du cercle polaire (1) ; de là

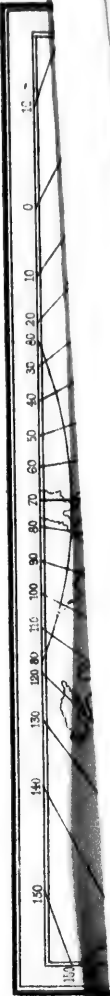
(1) Cette conjecture devient inutile, si l'on adopte la leçon : *Sigldu their sidhan út frá landi í vestari úbyggðir*, « ensuite ils mirent à voile et partirent pour les déserts situés plus à l'Ouest, » c'est-à-dire pour le Cumberland. Cette leçon, qui est logiquement la meilleure, se trouve seulement dans un manuscrit sur papier, copié au XVIII^e siècle par Odd Jónsson, et dont les éditeurs des *Groenlands historiske Mindesmærker* (t. I, p. 350) font très-grand cas :

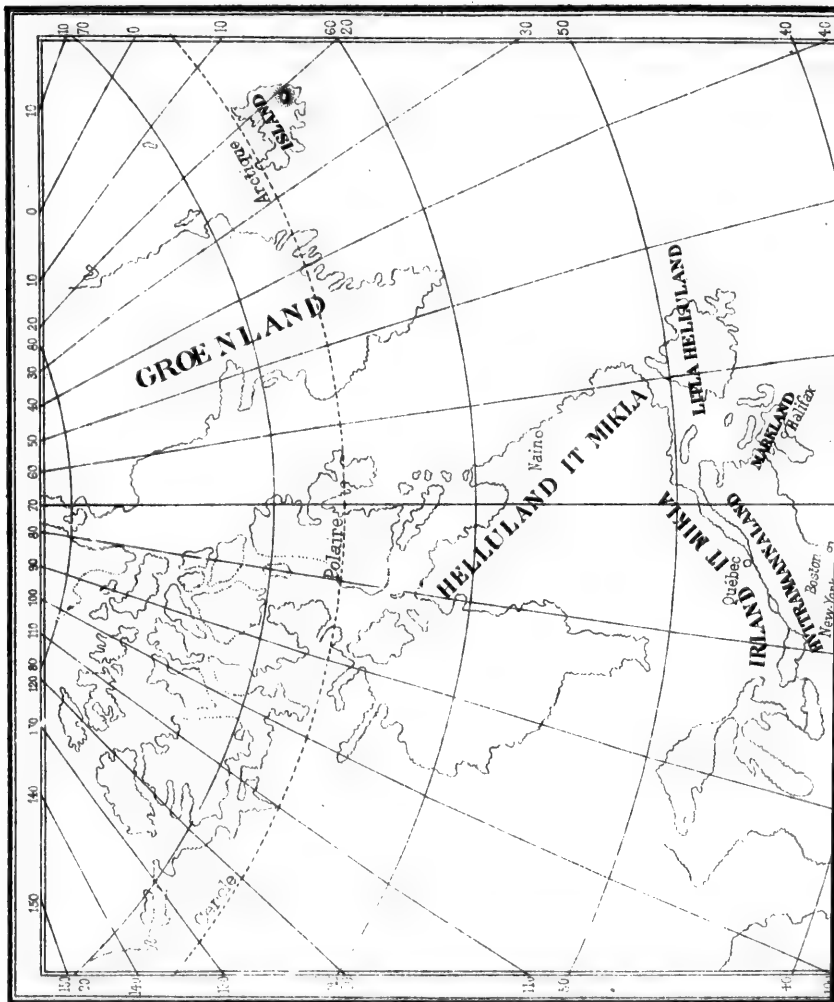
il navigua deux jours dans la direction du sud, et il arriva en vue du Helluland, où y il avait quantité de dalles, larges de douze aunes; ils continuèrent leur route d'abord au sud, puis ils tournèrent au sud-est, et, au bout de deux jours de navigation, ils trouvèrent un pays boisé qu'ils appelèrent Markland; au sud-est de cette contrée, il y avait une île où ils tuèrent un ours, d'où le nom de *Bjarney* (île de l'ours) qu'ils lui donnèrent. Cette île, située au sud-est du Markland, ne peut être que Terre-Neuve ou Anticosti. Ensuite, ils eurent à naviguer longtemps vers le sud pour atteindre le Vinland. Plus tard, en retournant du Vinland au Grœnland, ils furent poussés par un vent du sud et arrivèrent de nouveau dans le Markland.

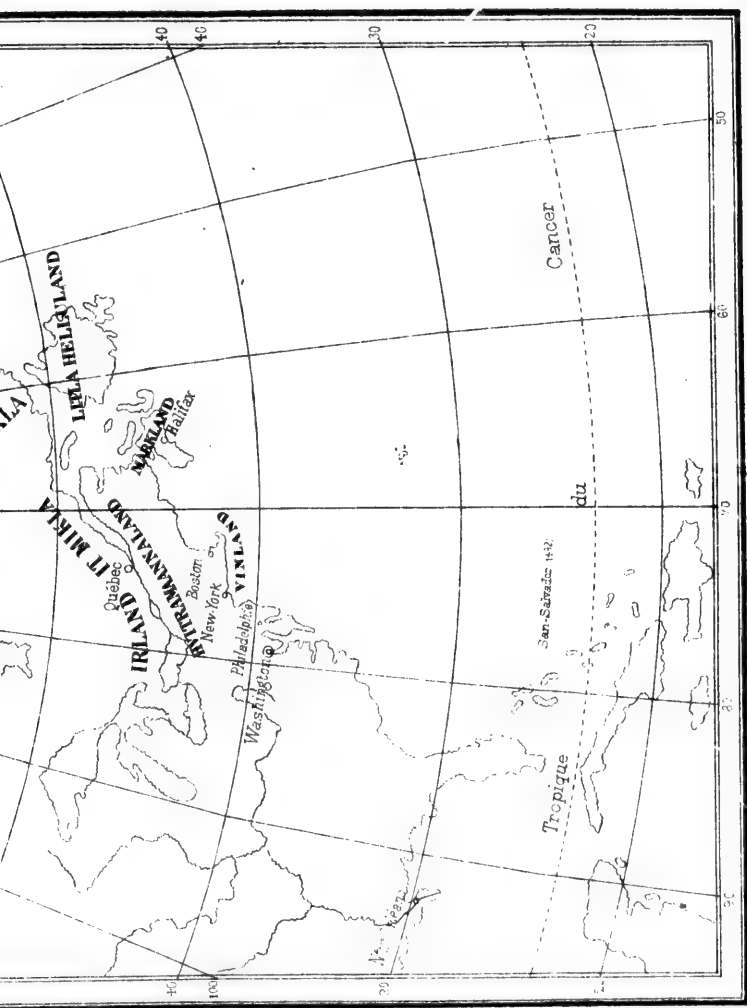
Ainsi, d'après ces sagas, il est certain que le Markland était situé au nord du Vinland et au sud du Helluland; c'est la position que lui attribuent également trois courtes géographies islandaises du moyen-âge. On lit dans l'une d'elles, écrite à la fin du XIII^e siècle, sur deux feuillets de parchemin: « Au sud du Grœnland est situé le Helluland, » ensuite le Markland, duquel n'est pas éloigné le Vinland, » que quelques-uns croient être contigu à l'Afrique (1). — Une autre géographie plus détaillée, contenue dans un manuscrit sur parchemin, de la fin du XIV^e siècle (2), donne les mêmes notions, presque dans les mêmes termes, de sorte qu'il n'est pas utile de reproduire le passage qui

(1) Frá Grœnalandi i sudhr liggr Helluland, thá Markland; thadhan er eigi langt til Vinlands, er sumir menn ætla at gáangi af Affrica. (Manuscrit n° 736 in-4° de la collection Arna-Magnéenne, édité par Werlauff dans *Symbolæ ad geographiam mediæ ævi, ex monumentis islandicis*. Copenhague, 1821, in-4°. — Cfr. *Antiquitates Americanæ*, p. 278-279 et Tab. VII; — *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 216-219).

(2) Msc. n° 192 in-8° de la collect. Arna-Magn. — Cfr. *Grœnlands histor. Mindesm.* t. III, p. 220-221.

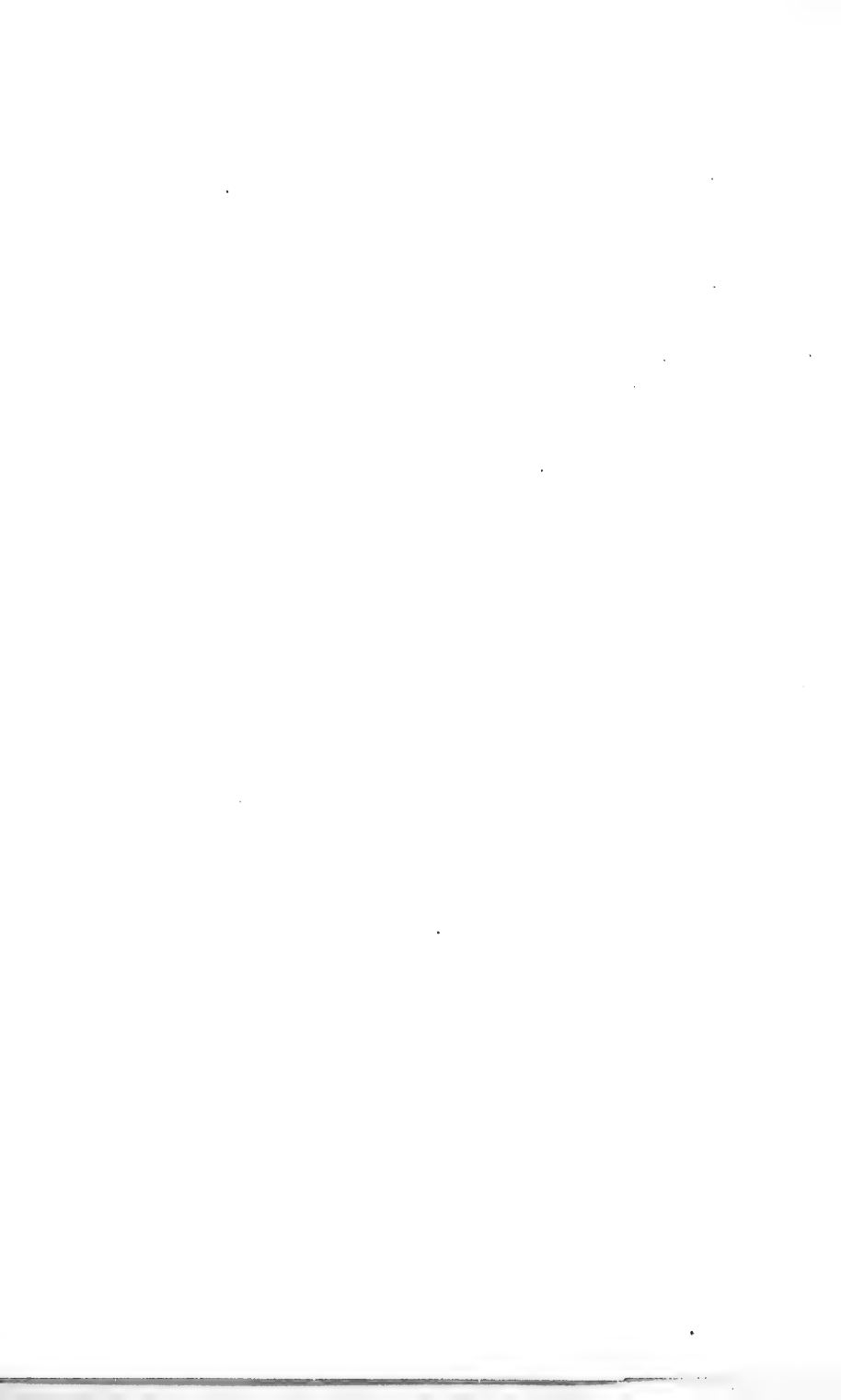






Litho J. Royer Nancy.

CARTE DES DECOUVERTES IRLANDAISES ET ISLANDAISES SELON M.FE. BEAUVOIS



concerne notre sujet. — Enfin, la troisième, contenue dans un manuscrit sur papier, suit un ordre inverse : « A l'est de » la grande mer d'Espagne, que quelques-uns nomment » Ginnúngagap et qui sépare les terres, on nomme, en allant » vers le nord, d'abord le bon Vinland ; ensuite, encore plus » au nord, le Markland ; puis les déserts qu'habitent les » Skrælings ; il y a encore des déserts pour aller au » Grœnland, etc. (1). »

En présence de témoignages si nombreux et si précis, il y a lieu de s'étonner que des savants comme les éditeurs des *Antiquités américaines* et des *Monuments historiques du Grœnland* aient eu l'idée de placer le Hvítamannaland dans la partie méridionale des Etats-Unis, alors qu'aucun texte ancien ou moderne ne les y autorisait. Ils ont attaché trop d'importance à une vague tradition des Shawanais, d'après laquelle la Floride aurait été autrefois habitée par des blancs, qui étaient en possession d'outils de fer ; et à des rapports, non contrôlés, d'après lesquels des voyageurs auraient entendu parler le gallois, chez des sauvages des rives méridionales du Missouri, et trouvé des traces de Christianisme dans la Floride. Lors même que l'on admettrait l'authenticité de ces récits, il n'en est pas moins vrai que la Grande-Irlande des sagas doit être cherchée en face du Markland, c'est-à-dire soit dans l'île de Terre-Neuve, qui est en effet un peu plus étendue que l'Irlande, soit sur l'une des rives du golfe Saint-Laurent. L'erreur de Rafn et de Fiun Magnusen a été répétée, sans examen, dans nombre d'ouvrages d'érudition ou autres, et elle est aujourd'hui

(1) Fyrir vestan hit mikla haf frá Spania, er sumir kalla Ginnúngagap, that gengr landa imilli, thá heitir til nordhrs fyrst Vinland hit góðha, tharnæst heitir Markland enn till nordhrs, thá eru óbygðhir, er Skrælingjar byggja ; thá eru enn óbygðir til Grænlands. (Msc. n. 770 c. de la collect. Arna-Magn. — Cfr. *Grœnlands hist. Mindesm.* t. III, p. 227).

tellement enracinée, que la présente démonstration réussira difficilement à rétablir la vérité.

Des indices nouveaux que nous n'avons fait qu'entrevoir, divers faits que nous n'avons pu encore approfondir, paraissent devoir nous fournir d'autres arguments en faveur de la situation que nous avons attribuée à la Grande-Irlande. Et d'abord, les traditions vagues que les éditeurs des *Antiquités américaines* et des *Monuments historiques du Grœnland* invoquaient à l'appui de leur thèse, sont contrebalancées par des notions beaucoup plus précises, qui ont été recueillies par d'anciens missionnaires français au Canada. Le récollet Christian Le Clerq, qui avait habité douze ans la Gaspésie, sur la rive droite du Saint-Laurent, y retrouvait au XVII^e siècle, de nombreux restes du christianisme, notamment le culte de la croix et des réminiscences du *pater* (1) ; et le jésuite, Joseph-François Lafitau, assure que le christianisme était, chez les sauvages du Canada, une réminiscence plutôt qu'une nouvelle croyance, et qu'ils regardaient la croix comme le symbole de la religion autrefois enseignée à leurs ancêtres (2). A ces traces de la propagation du christianisme dans le bassin du fleuve et du golfe Saint-Laurent, avant les voyages de Jacques Cartier et de Champlain, il faut ajouter les ruines d'édifices qui ne peuvent avoir été élevés par des sauvages. Les Anglais ont

(1) Chr. Le Clerq, *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspétiens, Porte-Croix, dorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite Canada*. Paris, 1691, in-12. — Cfr. Gab. Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au X^e siècle*. Paris et Rouen, 1874, pet. in-4°, p. 170-175.

(2) *Mœurs des sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*. Paris, 1723, 2 vol. in-4°, — Cfr. Lettre de G. Bancroft, dans *Breve fra og til C. Chr. Raftn*, édit. par Bened. Grœndal. Copenhague, 1869, in-8°, p. 182.

trouvé dans l'île de Terre-Neuve des restes de murs en pierre (1), et, vers 1839, on a exploré dans le Wisconsin, sur les rives de Rockriver, de puissantes fortifications, faites partie de terre, partie de briques cuites, formant un mur de 4 pieds de hauteur sur 25 de largeur (2).

S'il est vrai que la Grande-Irlande doit être cherchée dans ces parages, les vestiges en question ne peuvent guère être attribués qu'aux Irlandais. Il paraîtrait même que le nom de la patrie (3) des missionnaires qui avaient colonisé ces contrées, s'est perpétué dans l'île de Terre-Neuve, jusqu'au temps des frères Zeni, c'est-à-dire jusque vers l'an 1400. Antonio Zeno parle en effet, dans l'une de ses lettres, d'une île appelée *Estotilanda*, qui n'est guère moins grande que l'Islande et que sa situation sur la carte des Zeni nous autorise à assimiler avec l'île de Terre-Neuve (4).

(1) Gabriel Gravier, *Découv. de l'Amér.* p. 209.

(2) Dr Paulsen, lettre dans *Breve fra og til C. Ch. Rafn*, p. 241-245.

(3) *Nostra Scottia*, comme dit Dicuil (VII 3); voy. plus haut, p. 27.

(4) Les voyages des frères Zeni ont été publiés pour la première fois, sous le titre de *Dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engrouelanda, Estotilanda et Icaria, fatto sotto il Polo Artico, da due fratelli Zeni M. Nicolo il K. è M. Antonio, libro uno*, avec carte, à la suite de *Dei commentarii del viaggi in Persia di M. Caterino Zeno il K.* Venise, 1558, pet. in-8°; — reproduits dans la collection *Delle navigationi et viaggi* de Ramusio, t. II. Venise, 1606; — et dans *Dissertazione intorno ai viaggi e scoperte settentrionali di Nicolò ed Antonio fratelli Zeni*, par le cardinal Zurla. Venise, 1808; — traduits en latin par Joh. Is. Pontanus dans sa *Rerum Danicarum historia*, Amsterdam, 1681, in-fol. p. 755-763; — en danois, par J. H. Bredsdorff dans *Grønlands historiske Mindesmærker*, t. III, p. 559-577. — Cfr. Remarques sur les voyages au Nord attribués aux Vénitiens Zeni, par C. C. Zahrtmann, dans *Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, t. II, livr. 1^{re}, Copenhague, 1833, in-8°; — Bredsdorff,

L'éditeur de cette carte dit l'avoir copiée d'après un original ancien et en mauvais état. Il est fort possible qu'il n'ait pu déchiffrer exactement tous les noms de lieux, alors fort peu connus, et qu'il ait pris pour des *t* les 3^e et 5^e lettres de Estotilanda; d'autant plus que le *t* et le *c* se ressemblent beaucoup dans nombre de manuscrits du moyen-âge. Le nom d'Estotilanda pourrait donc se ramener à la forme *Escocilanda* (pays des Ecossais). A la vérité, la prothèse de l'*e* est insolite en italien, et la forme régulière du nom serait, sans l'addition du mot germanique *land* (terre), *Scocia*, comme écrit le cartagraphe pour désigner le nord de la Grande-Bretagne; mais cette prothèse, familière au latin du moyen-âge, à l'espagnol, au provençal, au français, n'est pas absolument étrangère à l'ancien italien, où l'on écrivait parfois *escavino*, *iscrivere* (1).

Dans une autre lettre, Antonio Zeno dit avoir pris part à la recherche de cette Estotilanda, dont un pêcheur frilandais faisait de grands récits. Désorientés à la suite d'une grande tempête, ils ne purent retrouver cette île, ou du moins ils ne surent pas s'il fallait l'identifier avec l'*Icaria*, dont les habitants leur interdirent l'accès. Ils apprirent toutefois d'un interprète, originaire de l'Islande, que la famille royale de l'île était issue d'un roi d'Ecosse, lequel avait défendu aux indigènes de recevoir des étrangers parmi eux; que néanmoins, pour montrer qu'ils ne voulaient pas se soustraire à tout contact avec le reste de l'humanité, ils consentaient à admettre dans leur sein, pour en faire un grand personnage, un des

Sur la plus ancienne carte connue du Groenland, dans *Nordisk Tidsskrift*, t. III, livr. 1^{re}, Copenh. 1835, p. 193-211; et introd. aux voy. des Zeni dans *Groenlands hist. Mindesm*, t. III, p. 529-558; remarques sur leurs voy., leur vie, leur carte. *Ibid*, p. 577-624; — G. Gravier, *Découv. de l'Amér.* p. 134-211.

(1) Voy. Fred. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, 2^e édit. Bonn. 1870, in-8°, t. I, p. 242.

compagnons de Zeno. Ainsi cette tendance à s'isoler ne leur était pas innée, mais elle leur avait été inspirée par un chef venu d'Ecosse, longtemps auparavant, et depuis, ils l'avaient religieusement maintenue.

Ces analogies entre les mœurs des habitants de la Grande Irlande et celles des Icariens sont trop frappantes pour ne pas donner à croire que les derniers étaient issus des premiers, ou avaient, comme eux, pour initiateurs à la civilisation des hommes venus d'Ecosse. Or, comme il n'y a pas d'autre grande île que Terre-Neuve, dans les parages situés à l'ouest de la Frislande (groupe de Færeys), nous sommes conduits à regarder l'Icaria comme identique avec l'Estotilanda. Les habitants de cette dernière avaient une écriture particulière (l'alphabet irlandais est en effet une modification des caractères latins); leur roi possédait une bibliothèque, où il y avait des livres latins qu'ils ne comprenaient plus; ils cultivaient les céréales; brassaient de la bière; faisaient des constructions en murs et avaient de nombreuses villes. Tout indique que ces insulaires participaient à la civilisation européenne, comme l'affirme A. Zeno. Leurs relations avec la mère-patrie devaient d'ailleurs être interrompues depuis plusieurs centaines d'années, puisqu'ils ne connaissaient pas la boussole, dont les navigateurs européens se servaient depuis deux à trois siècles.

Ce que A. Zeno rapporte de l'Estotilanda et de l'Icaria concorde assez bien avec les récits des sagas. Malheureusement les points obscurs et les traits évidemment fabuleux que l'on relève dans les voyages des Zeni, leur ôtent toute autorité aux yeux de certains critiques; mais, pour notre part, nous sommes convaincus que plus on les étudiera, mieux on les comprendra. Déjà les explications absolument neuves, que nous venons de donner sur le nom d'Estotilanda et sur le roi d'origine écossaise que les Icariens regardaient comme leur législateur, suffisent peut-être à montrer que tout n'est pas faux dans les relations des Zeni. Le nom de Frislanda

lui-même n'est pas imaginaire, comme certains le croient, ni même corrompu comme le pensent ceux qui sont le mieux disposés en faveur des deux voyageurs vénitiens. C'est la transcription presque littérale du mot *Frisaland* (pays des Frisons), que l'on trouve dans un chant populaire des îles Færeys (1), et qui doit s'appliquer à une partie de cet archipel ; car une curieuse tradition, recueillie de nos jours par le pasteur Schrøter (2), place des Frisons au sud de l'île de Sudhuroy, la plus méridionale du groupe.

D'après cette tradition, les Norvégiens occupaient déjà les Færeys, lorsque des Frisons s'établirent dans la partie méridionale de Sudhuroy, dont ils firent un nid de pirates ; ils ne parlaient pas la même langue que les autres habitants des îles ; ils ne voulaient pas se soumettre aux Norvégiens, ni se mêler avec eux, et restèrent payens, bien que le Christianisme eût été introduit dans les Færeys. Leur établissement était à Akraberg à la pointe méridionale de l'île ; ils cultivaient les céréales et se livraient à la pêche. Sur ce promontoire, ils avaient élevé, au sommet d'une éminence que rien ne dominait, un retranchement où ils pouvaient tout à la fois se défendre et observer la mer, à l'est, au sud et à l'ouest. Ils ne formaient pas plus de treize familles, mais ils étaient pourtant assez nombreux pour armer deux navires, avec douze hommes de chaque bord. La tradition s'étend avec complaisance sur les particularités qui distinguaient leurs embarcations à gouvernail mobile ; leur habileté à les conduire à travers les brisants ; leur connaissance des récifs qui leur permettait de se soustraire à toute poursuite ; leurs moyens d'attaque ; les longs couteaux et les hallebardes qui étaient leurs uniques armes ; leur réso-

(1) *Frisa visa*, publiée par Hammershaimb, dans *Antiquarisk Tidsskrift*, 1849-1851, p. 95-96.

(2) *Les Frisons à Akraberg*, dans *Antiquar. Tidsskr.* 1849-1851, p. 145-146,

lution, leur cruauté. Ils ne permettaient pas aux étrangers de pénétrer dans leur refuge et ne se mariaient qu'entr'eux. S'ils trouvaient parmi leurs captifs un Frison de terre ferme, ils lui accordaient la vie, pourvu qu'il s'engageât à rester parmi eux et à observer leurs coutumes. Lorsque la peste noire se répandit dans les Færeys (probablement dans la seconde moitié du XIV^e siècle), les Frisons succombèrent tous à l'exception d'une seule famille.

Son chef, comme on le voit dans une autre tradition (1), était renommé pour sa force. De son temps, les Færeyiens méridionaux, c'est-à-dire les insulaires de Sudhuroy, de Skúvoy, de Sandoy et du sud de Streymoy, se révoltèrent contre l'évêque qui voulait leur imposer de fortes contributions pour bâtir une cathédrale à Kirkjubœ; ils furent d'abord vaincus à Mannafellsdal, dans l'île de Streymoy; mais l'année suivante, ils mirent à leur tête le chef frison d'Akraberg, qui était encore payen, et qui amenait à leur secours, « deux embarcations de corsaires, qui avaient « été au sud; elles leur furent d'une grande utilité, car la « veille du jour où l'on devait livrer bataille, elles firent « voile pour diverses contrées au nord de l'archipel et mena- « cèrent de les piller; aussi beaucoup de Septentrionaux (2) « restèrent-ils chez eux, n'osant laisser les femmes seules « en présence des corsaires. Le résultat fut que les « Méridionaux remportèrent la victoire et tuèrent beaucoup « d'ennemis (3). » L'évêque fut vaincu à Kollafjærdh et se réfugia à Kirkjubœ, où il fut tué.

(1) *Le combat de Mannafellsdal*, texte færeyien avec une analyse en danois par V. U. Hammershaimb, dans *Antiq. Tidsskrift*, 1849-1851, p. 171-172.

(2) Qui formaient le parti resté fidèle à l'évêque, c'est-à-dire à la cause norvégienne.

(3) Il faut reproduire ici le texte færeyien de ce passage, à cause de son importance spéciale :

« Tvey vikingaskip, sum hœvdu veridh fri sunnan, hjálptu

Ce récit est parfaitement d'accord avec la relation de Nicolò Zeno, où il est dit que ce dernier, avec la flotte, se rendit à Bondendon, au nord de l'archipel, tandis que Zichinni, le chef frilandais, conduisait les opérations sur terre. Les îles conquises par le chef frison d'Akraberg, purent bien être appelées *Frislanda* (1), au moins par le parti victorieux. Dans la tradition populaire, comme dans la relation des Zeni, le frison d'Akraberg et le duc frilandais, sont tous deux chefs de la partie méridionale de l'archipel, et le nom de Zichinni est plus rapproché du frison Sickinga que du norrain Sigmund. — Ces nouvelles preuves de la véracité des frères Zeni, nous autorisent à ne pas tenir pour fabuleux tout ce qu'ils disent de l'Estotilanda et de l'Icaria ; or, si cette île (car les deux noms nous paraissent ne désigner qu'un même pays), est une colonie

teim vœl og lupu inn dâgin frammanundan stríðhinum í fleiri bigdir á nordhara partinum af oyjunum ; teir budhu til at ræna hâr ; tí sluppu mangir af Nordhanmonnunum ikki heiman , teir tordu ikki lâta konufolkidh vera einsamalt eftir firi rânsmonnunum. So bâr tãdh til , at Sunnanmennirnir vunnu sigur af hinum og drupu nogv folk. » (*Antiq. Tidsskrift*, 1849-1851, p. 171).

(1) Suffridus Petri, cité par Ubbo Emmius (*De origine atque antiquitatibus Frisiorum contra Suffridi Petri et Bernardi Furmerii fabulas et criminationes*, p. 37, à la suite de sa *Rerum Frisicarum historia*. Leyde. 1616, in-fol.), disait avoir écrit un livre sur les colonies des Frisons, et notamment sur les Frilandais, établis en dehors des limites de la Germanie. Avait-il pris ce nom dans la relation des Zeni ? Ou bien avait-il trouvé dans les chants populaires, qu'il cite au nombre de ses sources, une tradition correspondante à celle des Færeys ? C'est ce qu'il serait intéressant de savoir et, comme les livres frisons sont rares dans nos bibliothèques les mieux fournies, nous nous permettons de poser ces questions aux membres de la *Provinciaal Friesch Genootschap ter Beoeffening der Friesche Geschied-, Oudheid-en Taalkunde*, à Leeuwarden.

des Papas, nous pouvons affirmer que leur œuvre n'a pas été infructueuse, puisque jusque vers l'an 1400, les germes de civilisation chrétienne s'étaient conservés dans le Nouveau Monde.

Voilà tout ce que l'on sait de certain sur la Grande Irlande; notions bien insuffisantes pour un sujet si intéressant, mais assez précises néanmoins pour établir que les Irlandais ont colonisé une contrée du Nouveau Monde et qu'ils y ont introduit le christianisme avant l'an 1000. La démonstration de ces faits désormais incontestables, enlève aux Islandais la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde; ils ne paraissent d'ailleurs pas y avoir prétendu; ils ont au contraire rapporté avec la plus grande franchise qu'ils avaient été précédés en Islande et en Amérique par des Irlandais. La sincérité avec laquelle ils ont relaté ces faits est une nouvelle preuve de ce que dit à leur louange le pittoresque historien danois du xii^e siècle: « Les Islandais ne se tiennent pas moins honorés » d'être les narrateurs de hauts faits que d'en être les » auteurs (1).

(1) Saxonis Grammatici *Historia danica*, préf., édit. de P. E. Müller. Copenhague, 1839 in-4°, t. I.